

LA FILEUSE

DRAME EN CINQ ACTES

PAR

MM. J. BARBIER ET MICHEL CARRÉ

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la Gaité, le 49 décembre 1851.

Distribution de la pièce.

LORD MURRAY.	MM.	MATIS.
GEORGES.		LINVILLE.
DONALD.		MÉNIER.
M. HARRISSON.		DELAISTRE.
WILLIAMS.		JULIAN.
SIR DUDLEY.		LEQUIEN.
SIR WILSON.		PÉPIN.
TOM.		AUBRY.
BOB, ouvrier.		FRESNE.
BETTY.	Mmes	LAURENTINE.
ARABELLE.		DAUBRUN.
GERTRUDE.		JEULT.
OUVRIERS ET OUVRIÈRES DE LA FABRIQUE.		



LA FILEUSE

ACTE PREMIER.

L'intérieur de la fabrique de Sir Dudley; d'immenses rouages remplissent la fabrique. — Les ouvriers, femmes, enfants, vieillards, répandus dans tous les coins, travaillent en silence. — A droite, une roue qui s'enfonce dans le théâtre et tourne avec rapidité. — Des galeries praticables entourent le Théâtre. — A gauche, un escalier conduisant aux galeries.

SCÈNE PREMIÈRE.

WILLIAMS, BETTY, BOB, OUVRIERS.

BETTY, *chante d'une voix lente et monotone.*

Le soleil luit sur les campagnes
Le vent caresse les roseaux
Le bois abrite les oiseaux
Et le pâtre dans les montagnes
En chantant conduit les troupeaux.

WILLIAMS, à Bob.

Eh bien ! que fais-tu là, toi, flaneur, les bras croisés ? allons du courage, vous autres, c'est aujourd'hui jour de paie et j'espère que pas un de vous ne se la fera rogner.

BOB.

Il ne manquerait plus que cela ! pardieu !

WILLIAMS.

Oh ! toi tu n'es jamais content.

BOB.

Depuis que M. Williams est contre-maitre, je comprends qu'il le soit, lui !

WILLIAMS.

Eh bien ! quoi ? qu'est-ce que cela veut dire ? Est-ce que je n'ai pas été simple ouvrier comme vous ? m'a-t-on jamais vu rechigner à la besogne ? M'a-t-on entendu me plaindre ? n'ai-je pas rudement gagné mes chevrons ? Il voudrait me faire passer pour un dandy, cet animal-là ! — Bonjour, Betty.

BETTY.

Bonjour, monsieur Williams.

WILLIAMS.

Tu es pâle ce matin.

BETTY.

Moi ?

WILLIAMS.

Qu'as-tu donc ?

BETTY.

Rien, rien du tout je vous assure.

WILLIAMS.

C'est mal, Betty, tu me caches quelque chose. Oh ! je m'y connais. Depuis quinze jours, les belles couleurs de tes joues s'en sont allées, tu ne chantes plus, tu ne ris plus toi qui étais à toi seule la joie et la gaieté de toute la fabrique; tu es triste, tu pleures; oui, hier, je t'ai vu pleurer, et tiens, en ce moment même tu as grand peine à retenir deux grosses larmes que je vois là au bord de ta paupière. Eh bien ! je te le dis, tu as un chagrin que tu me caches, et cela me fait de la peine parce que je croyais que tu avais confiance en moi.

BETTY.

Oh ! oui, j'ai confiance en vous ! ne doutez jamais de moi, monsieur Williams !... Et en qui aurais-je confiance, sinon en vous ? Quand toute petite je me suis trouvée seule aux portes de Manchester, pleurant sur le corps de ma pauvre mère, qui était morte de misère et de froid sur la route, n'est-ce pas vous qui m'avez recueillie, n'est-ce pas vous qui l'avez remplacée ? N'avez-vous pas toujours été pour moi un ami, un frère ? Et là, vraiment, Williams, croyez-vous qu'on oublie ces choses-là ?..

WILLIAMS.

Eh bien ! alors, dis-moi donc ce qui te tourmente ?

BETTY.

Mais rien, je vous le répète, le retour du printemps, peut-être, car nous n'avons pas de soleil ici, et cela est triste de penser qu'il y en a là-bas... c'est si bon de voir les arbres verts, l'herbe épaisse, la terre brune, ah ! j'ai vu cela aussi, moi, je m'en souviens !... autrefois ! — Quand il y a du brouillard, au moins on pense qu'il fait triste partout, là-bas comme ici.

WILLIAMS.

C'est drôle, je n'ai jamais pensé à tout ça moi. Enfin, n'importe ! les jeunes filles ont leurs idées, et puisque c'est là ton ennui, ma pauvre Betty, eh bien ! si tu le veux, dimanche nous irons loin, bien loin, pour dire un petit bonjour aux champs. Est-ce dit ?

BETTY.

Que vous êtes bon !

WILLIAMS.

C'te farce ! à quoi ça sert-il d'être méchant... Allons reprends-moi tes belles couleurs roses pour dimanche. Et si le travail te fatigue, eh bien ! n'en prends qu'à ton aise, j'en fais mon affaire. Il ne faut pas qu'on meure à la peine non plus.

BETTY.

Oh ! je suis forte.

WILLIAMS.

Qui, comme une mauvielle. Regarde donc un peu ta main à côté de la mienne, ça fait rire, parole d'honneur, ça n'est pas une main ça ! Voilà une main ! ah dame ! elle n'est pas aussi bien gantée que celle de ce gentleman, monsieur Georges, arrivé chez notre patron depuis quinze jours. Mais dans l'occa-

sion elle dit tout de même de bonnes choses aux amis et de rudes choses aux coquins.

BETTY.

Monsieur Georges, dites-vous ?

WILLIAMS.

Eh ! oui, ce jeune lord qui est ami de sir Dudley, et qui n'est pas vilain garçon, ma foi ! Est-ce que tu ne l'as pas vu ?... Mais si, au fait, il t'a parlé l'autre jour.

BETTY.

Ah ! oui, je me souviens.

WILLIAMS.

Et tiens le voilà qui vient justement de ce côté-ci, avec le patron.

BETTY.

Ah !

WILLIAMS.

Eh bien ! qu'as-tu donc ? Te voilà toute rouge à présent.

BETTY.

Mon Dieu ! que voulez-vous que j'aie ? Je n'ai rien.

SCÈNE II.

LES MÊMES, SIR DUDLEY, GEORGES.

DUDLEY.

Je vous dis, mon cher Georges, qu'il y a d'autres améliorations à trouver, nous avons d'immenses débouchés, soit, mais la concurrence peut nous les fermer, et notre fabrication ne conservera sa supériorité qu'à la condition d'un prix de revient moins considérable.

GEORGES.

Ah !

DUDLEY.

C'est par l'immense quantité de produits exportés que nous arrivons à réaliser un bénéfice... le jour où les marchés en seront encombrés et où la fabrication devra se ralentir, nous serons perdus.

GEORGES.

Parbleu !

DUDLEY.

C'est à l'avenir de débrouiller ces questions-là.

GEORGES.

Oui, c'est très-intéressant !

DUDLEY.

Eh ! Williams !

WILLIAMS.

Monsieur ?

DUDLEY.

La nouvelle livraison est-elle prête ?

WILLIAMS.

Ce soir, monsieur.

DUDLEY.

C'est bien. (*On entend la cloche et le cri Stopé ! — Les machines s'arrêtent et les ouvriers quittent leur travail.*) Ah! ah! voici l'heure du dîner. (*Les ouvriers s'éloignent.*)

BETTY.

Il ne m'a pas même regardée.

DUDLEY.

Dites donc, Georges, est-ce que vous n'avez pas remarqué cette jolie fille-là depuis que vous êtes ici ?

GEORGES.

Si vraiment.

DUDLEY.

A la bonne heure ! cela m'eut étonné de vous, qui vous connaissez en beauté, à ce qu'on dit... Savez-vous qu'il y a beaucoup de vos belles dames qui se contenteraient de ces yeux-là !

GEORGES.

Assurément ! elle est charmante.

DUDLEY.

Va, petite, va !

WILLIAMS, à Betty qu'il observe depuis quelques instants.

Est-ce que par hasard tu aimerais ce Monsieur-là ? (*Betty sort sans répondre. Williams la suit.*)

SCÈNE III.

DUDLEY, GEORGES.

DUDLEY.

C'est bizarre ! cette fille a dans toute sa personne une distinction que n'ont pas les autres... On dirait qu'il y a de la race chez elle, ne trouvez-vous pas ?

GEORGES.

En effet.

DUDLEY.

Pauvre enfant ! qu'elle se hâte d'être jolie, car la beauté se fane vite ici... J'ai eu des ouvrières qui étaient ravissantes, il y a dix ans ; mon cœur et qui sont de vieilles femmes à l'heure qu'il est.

GEORGES.

Qu'est-ce donc qui les vieillit si vite ?

DUDLEY.

Le travail, le gin, des mœurs déréglées, mille causes...

GEORGES.

Vraiment ?

DUDLEY.

Parmi toutes ces femmes-là, il n'y en a bien peu, mon cher, qui soient capables de résister aux offres d'un mauvais sujet... comme vous ou comme moi.

GEORGES.

Eh bien ! vous vous trompez.

Jo ne crois pas...

DUDLEY.

Ou il faut admettre que je sois tombé sur l'exception.

GEORGES.

Comment cela ?

DUDLEY.

Eh ! oui, cette jeune fille même à qui vous venez de parler...

GEORGES.

Ah ! bah ! est-ce que vous lui avez conté fleurette ?

DUDLEY.

Justement.

GEORGES.

Et elle vous a résisté ?

DUDLEY.

Non, mais elle s'est donnée à moi, comme entraînée par je ne sais quel charme, par un attrait irrésistible, par l'amour, s'il faut le dire !... Vous riez !... Tenez, vous voyez bien cette bague que je porte au doigt, c'est un bijou précieux. Eh bien ! j'ai voulu lui en faire présent, et elle l'a refusé en se jetant à mon cou et en fondant en larmes.

GEORGES.

Soit ! l'exception confirme la règle, et j'en suis toujours pour ce que j'ai dit.

DUDLEY.

Savez-vous, Dudley, que vous êtes désespérant avec votre affreux scepticisme ! Vous ne croyez donc à rien ?

GEORGES.

Pardieu ! mon cher Georges, si vous croyez à je ne sais quelle vertu chez cette petite, savez-vous que vous êtes plus coupable que moi, vous qui l'avez séduite... Ah ! elle se jette à votre cou en pleurant, et ces larmes-là, n'ont d'autre effet que de caresser votre vanité ! Vous tournez les talons et vous n'y pensez plus ! En bonne conscience, mon scepticisme vaut bien cette foi-là, qu'en dites-vous ?

DUDLEY.

Il est vrai, et je vous avoue, qu'en la revoyant tout à l'heure, un peu triste et pâle, à ce qu'il m'a semblé, je n'ai pu me défendre d'un sentiment de regret, presque de repentir.

GEORGES.

Bah ! venez fumer un cigare et parlons d'autre chose.

DUDLEY.

Soit ! mais n'est-ce pas elle qui revient ici ?

GEORGES.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BETTY.

DUDLEY.

Que veux-tu, mon enfant ?

BETTY.

Ce sont des étrangers qui désirent vous parler, Monsieur. Ils sont là qui attendent.

DUDLEY.

C'est bien ! j'y vais !... Venez-vous, Georges ?

GEORGES.

Je vous suis.

BETTY, *bas à Georges.*

Monsieur !...

SCÈNE V.

GEORGES, BETTY.

BETTY.

Mais vous ne me reconnaissez donc pas, Monsieur ? que vous ne trouvez même pas un mot à me dire ?

GEORGES.

Eh ! que veux-tu que je te dise, ma chère enfant ? — Que tu es étrange ! pourquoi pleures-tu ?

BETTY.

Ah ! pourquoi je pleure ?... Adieu, monsieur Georges !

GEORGES.

Betty, voyons, ne me quitte pas ainsi ! Que veux-tu de moi ?

BETTY.

Rien.

GEORGES.

Que puis-je faire pour essuyer tes larmes ?

BETTY.

Rien.

GEORGES.

Ah ! parle au moins.... indique-moi le moyen de réparer mes torts... si je suis coupable.

BETTY.

Si vous êtes coupable ?

GEORGES.

Que peux-tu me reprocher ? que l'ai-je promis ? M'as-tu fait connaître ce que valait ton cœur et ce qu'il espérait de moi ?

BETTY.

C'est vrai, vous avez raison, Monsieur, et j'étais folle de croire que tout cela pouvait se deviner.

GEORGES.

Mais enfin, que te promettais-tu de ton amour ?

BETTY.

Eh ! le sais-je ! On calcule donc une faute à votre avis ? Non. On s'y laisse entraîner et l'on ne fait pas tant de raisonnements. Ce que je m'en promettais, dites-vous ?... Eh bien ! je me promettais de vous aimer... Et quand vous m'avez dit : Je vous aime !... Ah ! Monsieur, c'est la première fois que j'entendais ce mot-là... Je n'ai pas pu croire que vous mentiez, car il me semblait qu'avec ce mot là, on ne pouvait pas mentir !... Ah ! ce

n'est pas un reproche... je n'ai pas le droit d'en faire. Je sers bien que je suis folle de vous dire tout cela ; mais enfin, vous me l'avez demandé, et je vous le dis.

GEORGES.

Pauvre enfant ! je te plains ! en vérité ! je te plains ! Voyons. Betty, ne pleure plus, je t'en prie.

BETTY.

Oui, c'est ennuyeux de voir pleurer une femme, n'est-ce pas ? Je vous demande pardon, cela ne m'arrivera plus. Vous allez partir d'ailleurs, et si je pleure, au moins vous n'en saurez rien. Est-ce que ce n'est pas demain que vous partez ? Ah ! tenez, quand je pense que dans huit jours vous serez loin d'ici, au milieu de vos amis, de vos maîtresses, et que vous m'aurez peut-être oubliée, et que vous ne reconnaîtrez même plus mon nom si on le prononce devant vous... Ah ! tenez, quand je pense à cela, il me semble que je vais mourir.

GEORGES.

Morbleu ! je donnerais tout au monde pour que ces quinze jours n'eussent pas été...

BETTY.

Oh ! ne les regrettez pas, Georges, ne les regrettez pas !... Est-ce que ces quinze jours ne sont pas la seule joie de ma vie ? Moi seule je suis coupable, vous dis-je... Devais-je penser qu'une pauvre fille comme moi pouvait être autre chose pour vous que le passe-temps d'un jour... Quelle folie ! écoutez, je ne vous demande qu'une chose, c'est de me laisser croire que vous m'avez aimée un jour, une heure seulement : oh ! n'ayez pas peur, je la ménagerai bien, cette heure-là, je la ferai durer toute ma vie !

GEORGES.

Betty, mon enfant !

BETTY.

Ah ! merci ! merci ! Et maintenant, allez, partez, oubliez-moi, soyez heureux !... Adieu ! adieu ! Ah !... *(Elle tombe assise à la place où elle travaillait.)*

SCÈNE VI.

LES NÈMES, HARRISSON.

HARRISSON.

Qu'a donc cette enfant ?

GEORGES.

Monsieur Harrisson !

HARRISSON.

Vous, Georges !... J'ai reçu des lettres de votre père.

GEORGES.

Ah !

HARRISSON.

Il se plaint amèrement de vous.

GEORGES.

Et qui donc m'a fait tort auprès de lui, le savez-vous, Monsieur ?

HARRISSON.

Moi.

GEORGES.

Du moins, on ne vous reprochera pas de manquer de franchise...

HARRISSON.

Je devais à ma conscience, je devais à l'amitié qui m'unit à votre père de lui dire quelle vie vous menez ici.

GEORGES.

Et qu'a-t-elle donc, cette vie, qui puisse blesser l'honneur ?

HARRISSON.

Oh ! je sais fort bien que vous êtes un honnête homme, au point de vue du monde, mais vous me permettrez d'être plus sévère que lui sur certains désordres.

GEORGES.

Ces désordres ne sont-ils pas ceux de tous les jeunes gens ?

HARRISSON.

Et quand cela serait, le libertinage d'autrui excuse-t-il donc le vôtre ?

GEORGES.

Ah ! tenez, Monsieur, trêve de sermons, je vous prie, cela était bon autrefois, mais je ne suis plus enfant, et je ne me sens plus d'humeur à les entendre.

HARRISSON.

Soit ! voici un portefeuille, Monsieur, qui contient, outre la pension que vous fait votre père, une somme de deux mille livres sterling ; comme je savais que vous aviez des dettes assez considérables et qu'il est bon que le fils de lord Murray fasse honneur à ses engagements, je lui ai demandé cela pour vous, prenez.

GEORGES.

Monsieur...

HARRISSON.

Prenez !

GEORGES, à part, après avoir pris le portefeuille.

Morbleu ! voilà bien des paroles pour deux ou trois peccadilles !
(Il salue Harrisson et sort.)

SCÈNE VII.

BETTY, HARRISSON.

HARRISSON, s'approchant de Betty.

Pauvre enfant ! il vous a donc trompée ?

BETTY.

Lui ? non, Monsieur, je l'aime, voilà tout !

HARRISON.

Et il vous abandonne ?

BETTY.

Que peut-il faire ? C'est ma faute d'ailleurs, pourquoi l'ai-je aimé ? Et puis cela devait être, voyez-vous, je n'ai pas de bonheur, je suis née pour être malheureuse.

HARRISON.

Ne dites pas cela, mon enfant, ne dites pas cela ! Je comprends que la douleur vous ait aigrie, mais il faut savoir être fort contre elle, et placer son espérance assez haut pour que les maux d'ici-bas ne puissent plus l'y atteindre.

BETTY.

Et que puis-je espérer ? — Enfant, ma mère m'emmena avec elle pour fuir les persécutions d'un débauché : nous courons les grandes routes, quelquefois sans asile, souvent sans pain. Un jour, épuisée de fatigue et de misère, elle tombe au revers d'un fossé ! ça été son lit de mort, Monsieur. A l'âge où les autres enfants ont une mère pour les aimer, Dieu me reprend la mienne. De longs jours de souffrance et d'abandon, voilà mon enfance ! un travail sans relâche, sans printemps, sans soleil, voilà ma jeunesse ! Et puis vient monsieur Georges, qui me trouve belle... et je l'aime !... Ah ! ne me dites pas que c'est un crime d'aimer. Du jour où je l'ai aimé, Monsieur, il m'a semblé que j'avais une autre âme, que je voyais un nouveau jour, que je respirais un air meilleur, que je sortais du tombeau enfin pour commencer à vivre. Hélas ! courte vie ! voilà Georges qui part et la mort qui revient !

HARRISON.

Enfant, enfant, ne désespérez pas de la Providence ! Qui vous dit que dans le moment même où vous l'accusez, elle n'envoie pas vers vous une main secourable ?

BETTY.

Et quelle main me rendra mon amour perdu ? Non, non, je souffrirai, je pleurerai en silence, et si mon malheur dépasse mes forces, eh bien ! il y a un moyen de tout oublier.

HARRISON.

Malheureuse ! que dites-vous ! c'est la folie ! Ah ! vous ne ferez pas cela, vous ne le ferez pas !

BETTY.

Mais qui donc êtes-vous, Monsieur, pour vous intéresser si fort au chagrin d'une pauvre fille que vous ne connaissez pas ?

HARRISON.

Qui je suis ? un malheureux comme vous. J'ai beaucoup pleuré, j'ai vu mourir ma femme et mes enfants. Je suis resté seul dans le monde, et alors j'ai fait ma famille de tout ce qui souffre, et j'ai quelquefois oublié mes peines à consoler celles d'autrui.

BETTY.

Ah ! Monsieur, que vous êtes bon ! mais j'entends mes camarades qui reviennent... Vite, ne pleurons plus ! on se moquerait de moi.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, WILLIAMS, BOB, OUVRIERS. — *Les ouvriers entrent en tumulte.*

WILLIAMS.

Allons, voyons ! que chacun reprenne sa besogne et plus vite que ça ! Vous savez bien que vos grognements ne me font pas peur. (*A Bob.*) Quant à toi, mon garçon, je te conseille de te tenir tranquille ou sinon...

BOB.

Eh bien ! quoi ?

WILLIAMS.

Suffit ! je n'ai pas autre chose à dire pour l'instant, mais, comme c'est toujours toi qui excites les autres à la révolte, je te donnerai de mes nouvelles un de ces jours ! Tiens-toi pour averti.

BOB.

Oh ! oh ! ne dirait-on pas qu'il me fait peur avec ses grands bras !

HARRISSON, *intervenant.*

Allons, allons ! mes amis, pas de querelles entre vous.

BOB, *d'un air gouguenard.*

Combien de blouses ferait-on bien avec le prix de cette redingote, Monsieur ?

HARRISSON.

Vous vous méprenez, mon ami, ces blouses sont faites. La laine des moutons n'a pas passé de leur dos sur le mien sans être travaillée par quelqu'un, et ce quelqu'un a reçu son salaire. Elle n'a pas été non plus teinte, filée, tissée, apprêtée et cousue pour rien : ma redingote a donc produit la valeur de plus d'une blouse sur son chemin, et elle a habillé plus d'une personne avant d'arriver sur mes épaules. Croyez-moi, mes amis, travaillez et ne vous ruinez pas vous-mêmes en ruinant la société qui vous fait vivre.

WILLIAMS.

Tiens ! c'est particulier, voilà justement ce que je voulais dire.

BOB.

Oui, toujours la même chanson.

WILLIAMS.

Eh bien ! quoi ! est-ce que le monde s'est fait en un jour ? Enfin, oui ou non, voulez-vous travailler ?

HARRISSON.

Le travail plaît à Dieu, mes amis : c'est Dieu que vous hono-

rez en travaillant. (*Les oucriers, après un peu d'hésitation, baissent la tête et retournent à leurs métiers.*)

WILLIAMS, à *Harrison*.

Ma foi, c'est un véritable service que vous leur rendez-là, Monsieur; sans vous, ils seraient demain sans pain.

HARRISSON, à *part*.

O mon Dieu! bénis le travail de ces pauvres gens! console-les dans leurs peines, donne-leur le pain de chaque jour, et conduis-les avec l'humanité tout entière à d'heureuses destinées.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ARABELLE, DONALD, DUDLEY.

ARABELLE.

C'est merveilleux, en vérité, c'est merveilleux!... Comment est-il possible qu'un peu de vapeur fasse mouvoir toutes ces roues, tous ces leviers, tous ces engrenages, toutes ces bobines, c'est merveilleux! qu'en dites-vous, sir Clarke?

DONALD.

Ah! l'industrie est une belle chose!... belle chose tout à fait, que l'industrie.

DUDLEY.

Ce qu'il y a de plus incroyable, n'est-ce pas, c'est que ces bras d'acier semblent doués d'une intelligence, et qu'ils brodent comme des mains de fée ces tissus fins et précieux qui vous servent de parure.

ARABELLE.

Oui vraiment c'est incroyable; n'est-ce pas, sir Clarke?

DONALD.

Incroyable!

WILLIAMS, à *Harrison* qui lui parle bas en montrant Betty.
Qui? cette jeune fille?

HARRISSON.

Oui, et je crains qu'elle ne se porte à quelque résolution désespérée.

WILLIAMS.

Comment? (*Ils continuent à causer à voix basse.*)

DONALD, à *part*.

Quelle sottise idée a eu cette chère Arabelle de venir voir les fabriques de Manchester. Il n'y a rien qui m'ennuie comme les machines, moi. N'importe! si c'est là le chemin de ses bonnes grâces, je me tiens encore trop heureux.

HARRISSON, toujours bas à *Williams*.

Je vous le dis, Williams, veillez sur elle.

WILLIAMS.

C'est bon, vous pouvez être tranquille.

DONALD, se retournant.

Hein? monsieur Harrison!

HARRISSON.

Oh! oh! monsieur Donald!

DONALD.

Bon ! voilà justement ce que je craignais.

HARRISSON.

Plait-il ?

DONALD.

Et ! oui, ce diable de nom de Donald sonne mal aux oreilles, ne trouvez-vous pas ? Je me suis débaptisé, et s'il vous est égal de m'appeler sir Clarke, par euphonisme, je vous en serai obligé.

HARRISSON.

Comme il vous plaira, monsieur Donald.

DONALD.

Sir Clarke, je vous en prie.

HARRISSON.

Sir Clarke, soit !

DONALD.

Pardon, n'avez-vous pas encore reçu ?..

HARRISSON.

Quoi donc ? la pension annuelle que vous fait depuis quinze ans lord Murray, votre ancien maître ?

DONALD, à part.

Mon ancien maître ! le butor !

HARRISSON.

Mais ce n'est que dans un mois que le terme en doit échoir, il me semble.

DONALD.

Vous avez raison.

HARRISSON, à part.

Si je sais pourquoi lord Murray fait une pension à ce coquin !

DONALD.

Vous dites ?

HARRISSON.

Oh ! une petite réflexion que je faisais à part moi. — Bonjour, M. Donald.

DONALD.

Sir Clarke, je vous en conjure.

HARRISSON.

Sir Clarke, soit ! (*Il s'éloigne de Donald.*)

DONALD.

Monsieur, je suis votre serviteur !

HARRISSON, se penchant vers Betty, qui paraît absorbé dans ses réflexions.

Betty ! — Betty !

BETTY.

Ah !

HARRISSON.

Adieu, mon enfant, ayez bon courage, je reviendrai vous voir.

DONALD, *lorgnant Betty.*

Tiens, elle est gentille, cette petite.

SCÈNE X.

LES MÊMES, moins HARRISSON.

DUDLEY, à *Arabelle*, qui s'est approchée de la grande roue à droite.
Prenez garde, Madame !

ARABELLE.

Quoi donc ?

DUDLEY.

Vous touchiez presque à cette roue, et il n'y a rien de si dangereux que ces engrenages.

ARABELLE.

Ah ! mon Dieu !

WILLIAMS.

Pour ça oui, Madame; une fois qu'ils vous accrochent un homme par un bout, ils n'en font qu'une bouchée. Tenez, il n'y a pas un an que ce pauvre Patrick y a passé tout entier. Rien que d'y penser, les cheveux m'en dressent sur la tête : imaginez-vous qu'il était à peu près placé comme vous êtes là, moi ici. Tout à coup v'la qu'en causant, il vous jette sa main en arrière; la roue accroche la blouse, et enlevé ! plus personne ! pas un cri ! rien ! Un coup de foudre, quoi ! On l'a retiré de là en bouillie.

ARABELLE.

Ah ! c'est horrible !

WILLIAMS.

Oui, ça n'est pas drôle; mais, Patrick, que je lui disais; vlan ! j'étais éclaboussé de sang des pieds à la tête.

DONALD.

Mais, mon brave, vous épouvantez madame avec vos histoires. La voilà toute pâle.

WILLIAMS.

Bah ! cette mort-là ou une autre, pourvu qu'on ne souffre pas. Il avait pourtant les os diablement durs, ce gaillard-là. Figurez-vous qu'il y avait trois dents de la roue tout écorchées.

ARABELLE.

Ah !

DUDLEY.

Mais tais-toi donc !

WILLIAMS.

Est-ce délicat, ces femmes ! est-ce délicat !

BETTY, à part.

C'est vrai, on ne doit pas souffrir.

DUDLEY.

Voulez-vous me suivre sur ces galeries, maintenant?

ARABELLE.

En vérité, Monsieur, je n'ose plus.

DUDLEY.

Oh! soyez tranquille, il n'y a aucun danger. (*Il monte avec Arabelle les premières marches de l'escalier qui conduit aux galeries. — Donald les accompagne.*)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, GEORGES.

GEORGES, sans voir Arabelle.

Pauvre enfant! je ne veux pourtant pas la quitter ainsi!

ARABELLE, se retournant à la voix de Georges.

Georges! (*Elle redescend l'escalier avec sir Dudley.*)

GEORGES.

Miss Arabelle?

ARABELLE.

Comment? vous étiez ici!

BETTY, les observant.

Il la connaît!...

GEORGES.

Ma foi, je ne m'attendais guères à vous y rencontrer.

DONALD, à part.

Diable! diable!

ARABELLE.

Et pourquoi donc nous avez-vous quitté depuis plus de quinze jours, ingrat que vous êtes?

GEORGES.

Mais vos rigueurs n'étaient point faites pour me retenir, avouez-le.

ARABELLE.

Mes rigueurs! vous êtes un niais! Voyez à quoi vous m'exposez! J'ai été forcé de prendre sir Clarcke pour cavalier servant.

GEORGES.

Sir Clarcke!!! Eh! bonjour! comment vous portez-vous?

DONALD.

Le mieux du monde, je vous remercie.

GEORGES.

Ce brave Clarcke! Il y a longtemps qu'il ne m'a volé au jeu.

DONALD, avec modestie.

Oh! volé...

GEORGES.

Je plaisante.

DONALD, à part.

Voilà une rencontre dont je me serais bien passé. Est-ce qu'il va encore me souffler miss Arabelle, comme il m'a soufflé les autres? Elle a quitté mon bras bien cavalièrement, tout à l'heure! Diable! Diable! Je n'ai pas de chance!

ARABELLE, continuant avec Georges une conversation commencée à voix basse.

Oh! pour cela vous me ramènerez à Londres, c'est moi qui vous le dis.

DONALD.

Pardon, miss Arabelle, deux mots, s'il vous plaît.

ARABELLE.

Que voulez-vous? (*Donald prend Arabelle à part et l'emmène près de Betty.*)

DUDLEY, bas à Georges.

Georges?

GEORGES, de même.

Plait-il?

DUDLEY.

Quelle est donc cette dame?

GEORGES.

Mais une jolie femme, comme vous voyez, et peu sévère, pardessus le marché.

DUDLEY.

Ah! ah! — Je m'en doutais; et son compagnon?

GEORGES.

Oh! je ne sais quel chevalier d'industrie..., un ancien intendant de grande maison, dit-on, qui a changé de nom pour faire figure dans le monde et qu'on tolère, je ne sais trop pourquoi... Bon diable d'ailleurs, et vertueux comme un saint, quand il est ivre.

DUDLEY, en riant.

Bah!

DONALD, continuant une conversation commencée avec Arabelle.
C'est-à-dire que vous me donnez mon congé.

ARABELLE.

Prenez-le comme vous voudrez.

DONALD.

Avouez qu'il vous fait la cour, au moins.

ARABELLE.

Eh bien! oui, il me fait la cour, et je veux qu'il me la fasse, et j'en suis ravie, entendez-vous?

DONALD.

Morbleu!

GEORGES.

Qu'avez-vous donc, sir Clarke?

DONALD.

Moi, rien!

BETTY, qui a entendu les derniers mots d'Arabelle.

Mon Dieu! mon Dieu! il aime cette femme!

DUDLEY, à Arabelle d'un ton très-léger.

Eh bien! venez-vous, belle dame?

ARABELLE en riant.

Tiens! Georges vous a parlé de moi?

DUDLEY.

Comment cela?

ARABELLE.

Ce bon Georges!

WILLIAMS, observant Betty.

Ce brave vieux avait raison : il y a de la mort dans son regard.

ARABELLE, à Georges.

Eh bien! vous ne venez pas?

GEORGES.

Pardon!

DUDLEY.

Eh! Williams! suis-nous. (Ils montent sur les galeries et disparaissent.)

SCÈNE XII.

BETTY, OUVRIERS.

BETTY.

Ah! j'en suis sûre, il l'aime! Comment ne l'aimerait-il pas? Elle est jeune, elle est belle, elle est souriante! Ah! malheureuse!... Non, je le sens, c'est impossible de vivre ainsi! je ne le veux pas! je ne le peux pas!... ce serait mourir tous les jours, il vaut mieux mourir une fois... Que me disait donc déjà ce vieillard?... Je ne me le rappelle plus... de prendre courage!... Ah! s'il savait ce que je souffre!... Georges avait pourtant l'air de me plaindre ce matin! Oh! je l'ai bien vu : il est bon!... Eh bien! non! je ne veux pas de sa pitié!... Pourquoi ne m'aime-t-il pas?... Ah! toutes mes idées se troublent, ma tête se perd, je deviens folle!... (Après un silence.) Qui donc ai-je rencontré hier? Ah! oui, cette belle jeune fille avec sa mère. Est-ce qu'elle n'avait pas son fiancé avec elle?... Oui... ils parlaient pour le mariage!... Comme elle paraissait heureuse, comme il semblait l'aimer! Ah! je suis seule au monde, moi! Allons! c'est dit, je mourrai... comment? de quelle manière! (Ses yeux tombent sur la roue à droite.) Ah!... c'est affreux, cette roue!... Se sentir écrasé, broyé!... Oh!... voyons! il n'y a donc pas moyen de me rattacher à la vie? Non, pas sans lui!... C'est étrange... Il me semble que cette roue m'attire maintenant! (En approchant peu à peu de la roue.) Mon Dieu, pardon-

nez-moi! mon Dieu, prenez pitié de moi! mon Dieu, recevez-moi!...

SCÈNE XIII.

BETTY, WILLIAMS, OUVRIERS, puis HARRISSON, GEORGES, DUDLEY, ARABELLE, DONALD.

WILLIAMS, enlevant Betty dans ses bras au moment où elle se précipite vers la roue.

Malheureuse!

BETTY.

Ah! (*Elle s'évanouit. — Les ouvriers accourent en tumulte; le cri stope retentit, les machines s'arrêtent.*)

HARRISSON.

Qu'y a-t-il? qu'avez-vous?

WILLIAMS.

Ah! monsieur, la petite, là... tout à l'heure!

HARRISSON.

Mon Dieu!

WILLIAMS.

Regardez! la sueur m'en tombe à grosses gouttes. (*Georges, Arabelle, sir Dudley et Donald ont reparu sur les galeries.*)

GEORGES, se précipitant en scène.

Qu'est-il arrivé? pourquoi ces cris?

WILLIAMS.

C'est cette enfant qui voulait se détruire, monsieur Georges; qu'est-ce que vous dites de ça, vous?

ARABELLE.

Ah! mon Dieu!

GEORGES.

Pauvre fille! mais il faut la secourir, l'emmener...

HARRISSON.

C'est un soin qui me regarde, monsieur. — J'adopte cette enfant!

RIDEAU.

ACTE II.

Chez M. Harrisson à Londres. — Cabinet de travail très-simple. — A gauche, un bureau. — A droite, une table.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERTRUDE, puis WILLIAMS.

GERTRUDE.

Là!.. voilà le couvert mis, notre cher monsieur peut venir maintenant quand il voudra (*on frappe*). Ah! je ne le croyais

pas si près (*on frappe*). On y va, on y va, prenez patience. (*Elle ouvre.*)

WILLIAMS, sur le seuil.

Je vous salue.

GERTRUDE.

Votre servante.

WILLIAMS.

M. Harrisson ?

GERTRUDE.

Il est sorti.

WILLIAMS.

Ah !

GERTRUDE.

Si vous voulez l'attendre... Notre porte est toujours ouverte aux honnêtes gens.

WILLIAMS.

Ah ! (*Il entre.*)

GERTRUDE.

Asseyez-vous.

WILLIAMS.

Merci. (*Il s'assoit.*)

GERTRUDE.

Vous n'attendrez pas longtemps, car voilà l'heure de son dîner (*huit heures sonnent*); et à moins qu'il ne soit retenu chez quelque malade...

WILLIAMS.

Oh ! je n'ai pas grand'chose à lui dire, je voulais seulement lui demander des nouvelles de Betty.

GERTRUDE.

Vous connaissez mademoiselle Betty

WILLIAMS.

Si je la connais !... Parlez-lui un peu de son ami Williams, vous verrez !

GERTRUDE.

Williams ! c'est vous qui êtes ce brave garçon ?

WILLIAMS.

C'est moi.

GERTRUDE.

Dont elle parle si souvent.

WILLIAMS.

Elle parle souvent de moi ?

GERTRUDE.

Tous les jours.

WILLIAMS.

Ah ! brave fille ! ça me ferait diablement plaisir de lui donner une poignée de main avant de retourner là-bas.

GERTRUDE.

Voulez-vous que je lui dise que vous êtes là?

WILLIAMS.

Le plus tôt sera le mieux.

GERTRUDE.

Elle est dans le jardin, vous n'avez qu'à l'appeler.

WILLIAMS ouvrant la fenêtre.

Eh ! Betty ! Betty !

GERTRUDE.

La voilà qui accourt.

WILLIAMS.

Ah ! que je suis bête ! on dirait que le cœur me bat.

SCÈNE II.

LES MÊMES, BETTY.

BETTY, un bouquet à la main.

Williams !

WILLIAMS.

Bonjour, Betty ?

BETTY.

Bonjour, Williams ! vous voilà donc aussi à Londres.

WILLIAMS.

Oui, la fabrique a changé de patron. Sir Dudley l'a cédée à M. Willson, et comme ça n'a pas été sans un peu de dérangement, j'ai profité de l'occasion pour venir vous voir ce matin en passant.

BETTY.

Je vous remercie d'avoir pensé à moi, Williams.

WILLIAMS.

Ma foi, il n'y a pas de quoi me remercier ; j'y pense comme ça tous les jours. Depuis que vous n'êtes plus là, il me semble que rien ne va plus ; je suis toujours de mauvaise humeur, et ça retombe sur les autres. Bref, voilà bientôt un mois que vous avez quitté la fabrique, et je n'ai pas encore pu m'habituer à ne plus vous voir.

BETTY.

Cher Williams ! Tenez, ma bonne Gertrude, placez ces fleurs sur la cheminée, nous dirons à M. Harrison que nous les avons cueillies pour lui ce matin (à Williams). En voilà une pour vous.

WILLIAMS.

Pour moi ?

BETTY.

Oui. — Oh ! mais que vous est-il donc arrivé ? votre habit est tout taché de boue !

GERTRUDE.

Ah ! seigneur ! vous vous serez fait éclabousser par une voiture.

WILLIAMS.

Oui, je sais ce que c'est. Prêtez-moi votre brosse (*en se brossant*). Je m'en venais tout à l'heure tranquillement le long des maisons sans penser à mal, voilà, à deux pas de chez vous, une voiture qui me passe devant le nez et qui m'envoie le ruisseau à la figure. Voilà la colère qui me prend, et je cours après. Les chevaux avaient de bonnes jambes, mais les miennes sont bonnes aussi. Voilà qu'au tournant de la rue j'attrape une roue de derrière et j'arrête tout ; le cocher avait beau taper sur ses bêtes, rien n'allait plus : je tenais bon ! Voilà alors que je me mets à secouer un peu la boîte pour voir ce qu'il y avait dedans, et deux têtes qui mettent en même temps le nez à la portière, l'une à droite, l'autre à gauche ; celle de droite me reconnaît et se met à rire : c'était la belle dame qui est venue nous rendre visite à la fabrique le jour de votre départ.

BETTY.

Et l'autre ?

WILLIAMS.

L'autre ?

GERTRUDE.

La tête de gauche ?

WILLIAMS.

Elle m'a reconnu aussi, mais elle ne riait pas.

BETTY.

C'était ?

WILLIAMS.

C'était... Ma foi, je ne me rappelle plus.

BETTY.

C'était M. Georges Murray.

WILLIAMS.

Vous croyez ?

BETTY.

J'en suis sûre ! c'était lui ! (*Le tirant à part.*) N'est-ce pas, mon bon Williams, c'était lui ?

WILLIAMS.

Dame ! Betty, puisque vous le dites, il faut bien que cela soit (*à part*). Bête que je suis ! J'avais bien besoin de lui raconter cette histoire-là... La voilà toute triste. (*Il s'approche d'elle.*)

GERTRUDE.

Eh bien ! qu'est-ce que vous avez donc ? vous pleurez.

BETTY.

Moi ? (*Souriant.*) Non... je n'ai rien.

WILLIAMS.

Il ne faut pas m'en vouloir, Betty. Je n'ai réfléchi à rien, et puis vous pouvez être tranquille... je ne lui ai pas fait de mal. J'aurais pu retourner la voiture si j'avais voulu, mais je n'ai

pas voulu, à cause de vous, parce que je sais que vous l'aimez.

BETTY.

Ne parlons jamais de cela, Williams, jamais !

GERTRUDE.

Ah ! j'entends notre cher monsieur qui monte l'escalier... je vais chercher le dîner.

WILLIAMS.

Adieu, Betty.

BETTY.

Vous partez.

WILLIAMS.

Je crois que j'aurais aussi bien fait de ne pas venir.

BETTY.

Moi, je vous remercie d'être venu, Williams. — Au revoir.

WILLIAMS.

Au revoir, Betty.

BETTY.

Vous ne m'embrassez pas ?

WILLIAMS.

Il y a une heure que j'en brûle d'envie.

BETTY.

Eh bien ? (*Elle lui tend la joue.*)

WILLIAMS.

Avec plaisir. (*Il l'embrasse.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, HARRISSON.

HARRISSON.

Ah ! ah !

WILLIAMS.

M. Harrisson.

HARRISSON.

C'est toi, mon garçon, bonjour ! — Bonjour, Betty ! (*Il l'embrasse.*) moi aussi n'est-ce pas ? j'ai le droit de t'embrasser. Eh bien ! mes enfants, quoi de nouveau ? Tu viens de là-bas, toi. Comment va la fabrique ? veux-tu dîner avec nous ?

WILLIAMS.

Vous êtes bien bon, monsieur Harrisson, je vous remercie.

HARRISSON.

Allons, allons, viens t'asseoir là, entre Betty et moi. — Gertrude mettra un couvert de plus.

WILLIAMS.

C'est inutile, monsieur Harrisson, je...

HARRISSON.

Tu refuses parce que tu ne vois ni vin, ni bière sur la table.

WILLIAMS.

Oh !

HARRISSON.

Sois franc !... notre dîner ne te tente guère et tes amis t'attendent sans doute dans quelque taverne. Eh bien ! ne te gêne pas, mon garçon, je ne veux pas te retenir malgré toi. Aide-moi seulement, avant de sortir, à porter la table par là. J'aime à dîner près de la fenêtre, les yeux tournés vers notre petit jardin.

WILLIAMS, *il porte la table à bras tendu.*

Ne vous donnez pas la peine... voilà !...

HARRISSON.

Merci ! tu es adroit et solide !

WILLIAMS.

Oui.

HARRISSON.

Allons Betty, viens dîner.

WILLIAMS.

Au revoir, monsieur Harrisson ! au revoir Betty.

HARRISSON.

Adieu, Williams, reviens nous voir quelque fois.

WILLIAMS.

Oui, monsieur Harrisson.

HARRISSON.

Et ne bois pas trop de porter avec tes amis.

WILLIAMS.

Non, monsieur Harrisson.

BETTY.

A bientôt.

WILLIAMS.

A bientôt. (*Bas à Betty.*) Je vous rapporterai votre fleur...
(*A Gertrude.*) Je vous salue.

GERTRUDE.

Votre servante, monsieur Williams.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, moins WILLIAMS. *Harrisson et Betty s'attablent.*

HARRISSON.

Quel brave garçon que ce Williams...—Gertrude !

GERTRUDE.

Monsieur.

HARRISSON, *tirant une bouteille de sa poche.*

Tiens, débouche-moi cela.

GERTRUDE.

Une bouteille ! (*Examinant.*) Ah ! Seigneur ! c'est comme du vin !

HARRISSON.

C'est peut-être bien du vin en effet.

Vraiment oui.

GERTRUDE.

HARRISSON.

Et du bordeaux encore ! du vrai bordeaux, ma vieille Gertrude.

GERTRUDE.

Si c'est possible !

HARRISSON, à Betty.

Allons, Betty, tends ton verre, mon enfant, voilà un vin qui te fera du bien.

BETTY.

Plait-il ?

HARRISSON.

Ah ! ah ! je veux que tes belles couleurs reviennent, vois-tu. (Il verse.) Allons, bois.

GERTRUDE.

Je comprends.

BETTY.

Ah !... qu'est-ce que cela ?

HARRISSON.

C'est du vin, mon enfant, du vieux vin de France, rose comme tes lèvres et bon comme ton cœur. (Se versant de l'eau.) Trinquons !

BETTY.

Mais vous ?

HARRISSON.

Oh ! moi, je bois de l'eau.

BETTY.

Pourquoi ?

HARRISSON.

Parce que je me porte bien.

BETTY, posant son verre.

Ah !

HARRISSON.

Eh bien ! tu me laisses le bras en l'air !... A ta santé.

BETTY, jette l'eau.

Soit ! (Elle lui verse du vin.) A la vôtre.

HARRISSON.

Allons, ça sera pour y goûter.

BETTY.

Je veux que Gertrude en boive aussi.

GERTRUDE.

Moi ?

HARRISSON.

Je suis fâché que ce pauvre Williams ne soit plus là... il est parti trop tôt.

BETTY.

A la santé du meilleur des hommes !

GERTRUDE

Du meilleur des maîtres.

HARRISSON.

A la santé de ma chère Betty.

GERTRUDE, après avoir bu.

Ah! Seigneur! quel doux breuvage!

HARRISSON, tirant une seconde bouteille de sa poche.

Enfermez celle-ci dans une armoire, Gertrude, et prenez garde qu'il ne lui arrive malheur! je vous la confie.

GERTRUDE.

Soyez tranquille, Monsieur, il ne lui arrivera rien. J'en réponds corps pour corps. (Elle sort.)

SCÈNE V.

HARRISSON, BETTY.

HARRISSON.

Eh bien Betty, à quoi penses-tu, mon enfant, pourquoi me regardes-tu ainsi?

BETTY.

Je pense à tout ce que vous faites pour moi, monsieur Harri-
sson, et je vous regarde, pour me rappeler avec amour la
douceur de votre visage quand je ne serai plus près de vous.

HARRISSON.

Quand tu ne seras plus près de moi. Est-ce que tu veux me
quitter?

BETTY.

Ah! je n'ai qu'un désir, c'est de finir ici ma vie.... mais c'est
peut-être abuser de vos bontés, et j'ai peur de...

HARRISSON.

De me gêner! allons donc? au contraire! tu es toute ma
joie, ma chère Betty! Ton sourire réjouit ma pauvre demeure,
si triste avant ton arrivée. Je ne suis plus seul! j'ai une fille,
une fille charmante dont je suis fier... et qui m'aime bien!...
car tu m'aimes n'est-ce pas?

BETTY.

Je vous aime et je vous bénis!

HARRISSON.

Si tu me quittais maintenant, ma solitude serait bien plus
affreuse qu'autrefois! pense donc, Betty, je ne me consolerais
jamais de cela. Je veux que tu me promettes de ne pas m'a-
bandonner! tu me le promets, n'est-ce pas?BETTY, se levant et venant s'agenouiller devant Harri-
sson.Je vous promets de rester près de vous, cher monsieur Har-
ri-sson, tant que vous voudrez bien me garder sous votre toit,
Je vous promets de vous aimer comme un bon père.

HARRISSON, se levant, et relevant Betty.

A la bonne heure! Tu m'avais presque fait peur! viens t'as-
seoir là, près de moi. Tu t'ennuies peut-être, voyons, il faut te

distraire. Veux-tu venir faire un tour de promenade avec moi dans la ville? Tu t'appuieras sur mon bras et les voisins se retourneront pour nous voir passer, et ceux qui ne me connaissent pas, diront tout bas en nous regardant : Voilà un heureux père qui a une jolie fille! et cela me réjouira le cœur. (*Betty ne répond pas.*) Veux-tu que nous reprenions notre lecture... Les malheurs de ce pauvre vicair de Wackefield et de miss Sophie sa fille, semblaient t'intéresser beaucoup... Tiens lis toi-même... (*Il prend un livre qu'il tend à Betty.*)

BETTY.

Non, je vous écoute.

HARRISSON.

Soit!... (*Il s'assied à gauche. — Betty s'assied près de lui sur un tabouret.*) « Le chevalier Tornhil était un de ces jeunes gens » de noble famille, qui se trouvant libres de bonne heure, et » maîtres d'une grande fortune, s'abandonnent sans mesure et » sans contrainte à toute l'ardeur de leurs premières passions. » Tu m'écoutes, n'est-ce pas ?

BETTY.

Oui.

HARRISSON.

« Avidé de plaisirs, habitué aux triomphes faciles et aux » banales tendresses d'un monde qui ne croit plus à rien, il » prenait peu de soucis du mal qu'il pouvait faire, et ses amours » de la veille étaient rarement celles du lendemain. »

BETTY.

Continuez.

HARRISSON.

« Une pauvre enfant, naïve et bonne, confiante et crédule, » se rencontra un jour sur sa route... Elle se nommait miss » Sophie... »

BETTY.

Miss Sophie !

HARRISSON.

« Tornhil n'eut qu'un mot à dire pour la perdre, il promit de » l'aimer! »

BETTY.

Oui.

HARRISSON.

« Tornhil mentait; il trompait la pauvre fille.

BETTY.

Oui.

HARRISSON.

« Et elle, elle voulut mourir. »

BETTY.

Oui.

HARRISSON.

« Et plus tard, le courage lui revint, et elle jura de l'oublier... »

BETTY.

Ah ! je ne peux pas !... pardonnez-moi !

HARRISSON.

Betty, mon enfant ! *(Il pose le livre et prend Betty dans ses bras.)*

BETTY.

Pardonnez-moi !

HARRISSON, *se levant avec Betty.*

Qu'as-tu ? Pourquoi ces larmes ? Ah ! pauvre enfant, tu l'aimes toujours !

BETTY.

Toujours !

HARRISSON.

Allons, Betty, du courage ! tu m'avais promis de l'oublier, de ne plus pleurer.

BETTY.

Oh ! laissez-moi ! je suis indigne de vos bontés.

HARRISSON.

Betty !

BETTY.

Je sais qu'il ne m'a jamais aimée ! Je sais que son cœur est à une autre ! Williams les a vus ce matin ; ils ne se quittent pas, ils sont heureux, ils s'aiment ! Je devrais le haïr... Eh bien ! non, non, c'est impossible ! c'est impossible !

HARRISSON.

Ah ! Georges, que Dieu vous punisse un jour !...

BETTY.

Non, ne dites pas cela, que Dieu lui pardonne !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, DONALD.

DONALD.

Ah ! serviteur !

HARRISSON.

Bonjour !

DONALD.

Je vous dérange, cher monsieur Harriison ? Je repasserai plus tard.

HARRISSON.

Restez. Laissez-nous, mon enfant.

DONALD.

Ne vous gênez pas pour moi, je vous en prie.

HARRISSON, *à Betty.*

Va.

BETTY, *à part.*Un ami de Georges ! oui, je le reconnais !... Que vient-il faire ici ? *(Elle sort.)*

SCÈNE VII.

HARRISSON, DONALD.

DONALD.

— Je suis vraiment désolé, cher Monsieur, d'arriver si mal à propos ; j'espère que vous voudrez bien agréer mes excuses.

HARRISSON.

— L'argent que je suis chargé de vous remettre est encore entre les mains de M. Dickson ; sa maison est à deux pas ; je vous prie de m'attendre ici quelques instants.

DONALD.

— A vos ordres, cher Monsieur.

HARRISSON.

Pardon ! (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

DONALD.

Diab!e d'homme ! je n'ai décidément pas le don de lui plaire ! Tout me porte même à croire qu'il n'a pas un grand fonds d'estime pour moi... Mais, bah ! je ne tiens pas plus à son estime qu'à son amitié, et pourvu qu'il me paye régulièrement ma petite pension annuelle, je ne lui demande pas autre chose !... Pardieu ! voilà un argent qui m'arrive fort à propos... Et je frémis en songeant à la lettre que j'écrivais hier à lord Murray dans un de ces accès de probité qui m'arrivent quelquefois après boire !... Heureusement le billet est encore dans ma poche !... et mes remords se sont dissipés avec les vapeurs du vin... (*Tirant un billet de sa poche et le lisant*) : « Milord, vous avez eu » l'extrême bonté depuis votre départ pour l'Inde de me faire » parvenir chaque année la somme de 200 livres sterling, » vous m'aviez chargé de remettre en secret cet argent entre » les mains de madame Hogart. » (*S'interrompant.*) Oui, une pauvre femme à laquelle Milord s'intéressait, je ne sais trop pourquoi. « Je crois devoir vous apprendre que la mère et l'enfant ont disparu depuis longtemps, et que toutes mes recherches pour découvrir le lieu de leur retraite ont été vaines jusqu'à ce jour. » Il est vrai que je n'ai pas beaucoup cherché. » Pardonnez-moi donc, Milord, d'avoir utilisé à mon profit la » modique somme qui leur était destinée, et croyez aux sentiments distingués de votre très-humble et très-obéissant serviteur, Donald. » C'était signé ! « P.-S. » Et il y avait un post-scriptum !... « Je me plais à rendre justice à la probité de votre » respectable ami, M. Harrisson, dont les comptes m'ont tous » jours paru parfaitement en règle. » Ah ! ah ! ah ! je connais des gens que le vin rend tristes ou gais, bavards ou taciturnes ; moi, je deviens vertueux comme un quaker, quand j'ai bu... mon passé me tourne sur le cœur, et il me monte à la tête des bouffées d'honnêteté qui me rendent capable de tout... même d'une bonne action. Grâce au ciel, je me suis réveillé à temps.

Laissons donc ignorer à lord Murray l'histoire de ses deux protégées, et continuons à toucher notre petite rente jusqu'à nouvel ordre... Mais, d'abord, déchirons ce papier compromettant. Non, diable ! on pourrait en trouver les morceaux... Ah ! ah ! des allumettes ! voilà mon affaire !.. Si j'ai le bonheur de retrouver un jour cette chère madame Hogart... (*Frottant des allumettes qui ne s'enflamment pas.*) Quelles mauvaises allumettes ! je lui ferai comprendre, je l'espère, la sottise qu'elle a faite en quittant si brusquement, avec sa fille, l'asile que leur avait donné lord Murray, au lieu d'accepter mes propositions.. —(Quelles mauvaises allumettes !.. Elle était vertueuse à jeun, celle-là, c'est ce qui l'a perdue... C'est égal, j'aime à croire que la mère et la fille ne sont plus de ce monde... Cette douce pensée me rend toute ma tranquillité...—Ah ! les mauvaises allumettes !..

SCÈNE IX.

DONALD, BETTY.

BETTY.

Il est seul !

DONALD, *enflammant une allumette,*

Enfin, en voici une... (*En apercevant Betty il souffle sur l'allumette et remet précipitamment le papier dans sa poche.*) Ah ! ah ! la petite de tout à l'heure... Elle est très-bien, ma foi ! et je m'explique parfaitement les bonnes dispositions de M. Harisson à son égard... Vous cherchez M. Harisson, mon enfant ?

BETTY.

Non, Monsieur.

DONALD.

Vous causiez tout à l'heure très-intimement, et je crains de vous avoir dérangés.

BETTY.

Nous parlions... M. Harisson me parlait du fils d'un de ses anciens amis, absent depuis longtemps... lord Murray ; je crois...

DONALD.

Ah ! M. Harisson vous parlait de lord Murray ? de son fils Georges ? Et que vous disait-il, s'il vous plaît ?

BETTY.

Mais, je ne sais... M. Georges n'est-il pas votre ami ?

DONALD.

Mon ami ! Oh ! pas précisément... Mais nous nous connaissons... j'ai le plaisir de le rencontrer assez souvent.

BETTY.

Chez cette belle dame qui vous accompagnait il y a un mois à Manchester.

DONALD.

Lady Arabelle ! justement c'est chez elle que nous nous rencontrons d'habitude ! Je vous dirai même entre nous, que j'aurais presque le droit de lui chercher querelle là-dessus... Mais

que voulez-vous, son père m'a rendu de grands services... Je lui dois beaucoup... D'ailleurs, je n'aime pas le bruit, j'ai horreur du scandale!... Qu'Arabelle le reçoive donc chez elle tant qu'elle voudra... Je suis trop bon gentleman pour troubler leur amour... Eh bien! qu'avez-vous donc, vous pâlissez?

BETTY.

Non, ce n'est rien... Vous me disiez ?

DONALD.

Je vous disais... Ma foi, que vous disais-je?... Nous parlions de Georges, je crois... c'est un charmant cavalier... Arabelle en est folle!... Ah! ah! ah!

BETTY.

Et lui ?

DONALD.

Lui! il l'adore parbleu! il se ruine pour elle; c'est très-plaisant.

BETTY.

Mon Dieu!

DONALD.

Mais vous souffrez mon enfant.

BETTY.

Non.

DONALD.

Quel étrange intérêt prenez-vous donc à tout ceci? Est-ce que?... mais oui, je me rappelle maintenant!.. Georges n'a-t-il point passé quelque temps à Manchester, chez sir Dudley? c'est que je vous ai vue pauvre enfant! je comprends tout!.. ce diable de Georges séduit toutes les femmes! Et vous vouliez mourir! mourir! quelle folie!.. quand on est jeune et belle comme vous!.. demandez à Arabelle si l'on se tue pour cela!..

BETTY.

J'étais folle, Monsieur, vous avez raison... Tenez prenez cette petite croix vous le priez de la garder en souvenir de moi; c'est un pauvre cadeau que je lui fais là, mais je n'ai pas autre chose, et puis on m'a dit qu'elle me porterait bonheur... et c'est pour cela que je la lui donne.

DONALD, *prenant la croix et l'examinant.*

Mais cette croix...

BETTY.

Quoi donc ?

DONALD.

Ne vois-je pas là un nom à demi effacé.

BETTY.

Le nom de ma mère, le mien.

DONALD.

Betty Hogart.

BETTY.

Oui.

DONALD.

Votre mère se nommait... vous êtes la fille de... (*à part*) Ah! diable! (*Haut.*) comment se porte cette chère Mme Hogart.

BETTY.

Vous connaissiez ma mère, Monsieur?

DONALD.

Moi? pas du tout! comment l'aurais-je connue? elle est morte sans doute?

BETTY.

Oui, Monsieur, il y a dix ans.

DONALD.

Ah!

BETTY.

De misère et de faim.

DONALD.

Oh! (*à part.*) dix ans! la pauvre enfant était bien jeune alors! elle ne doit rien savoir, (*Haut.*) de misère et de faim, dites-vous!.. c'est affreux cela!

BETTY.

Oui!

DONALD.

Votre mère n'avait donc plus ni parents ni amis?

BETTY.

Ma mère, je l'ai entendu raconter depuis par ceux qui l'ont secourue au dernier moment, ma mère avait eu des jours plus heureux, un grand seigneur avait eu pitié d'elle, de son abandon... il lui avait ouvert les portes de son hôtel; plus tard ce grand seigneur fut obligé de partir, de quitter Londres pour un long voyage; alors tout changea pour ma pauvre mère, il lui fallut subir les persécutions, les menaces, les insultes même de je ne sais quel méchant homme chargé de veiller sur elle, de la défendre! cet homme, ce valet... car c'était un valet, la força enfin à prendre la fuite et un jour...

DONALD.

Elle mourut! nous sommes tous mortels.

BETTY.

Pauvre mère!

DONALD.

Que voulez-vous, c'est un malheur! Et le nom de ce... comment dirai-je? de ce méchant homme?

BETTY.

Je l'ignore ainsi que celui de notre bienfaiteur.

DONALD, (*à part.*)

C'est heureux!

BETTY.

Mais ne parlons plus de tout cela, ces souvenirs me font mal... vous lui remettez ma petite croix n'est-ce pas?

DONALD.

Sans doute, je vous le promets (*à part.*) Pas si sot!

BETTY.

Merci, mais cachez-la bien vite; je ne veux pas que M. Harri-
sson...

DONALD.

Je comprends !

SCÈNE X.

LES MÊMES, HARRISSON.

HARRISSON.

Je vous demande pardon, Monsieur, de vous avoir fait at-
tendre si longtemps, M. Dickson n'était pas chez lui, j'ai dû
moi-même attendre son retour.

BETTY.

Je vous laisse.

HARRISSON.

Reste, Betty, je n'ai que quelques mots à dire à monsieur.

DONALD, (*d part.*)

Diable ! ses mains sont vides.

HARRISSON.

M. Dickson, Monsieur, a reçu une lettre de lord Murray qui
lui enjoint formellement de retarder jusqu'à nouvel ordre le
paiement de la pension que j'étais chargé de toucher pour
vous.

DONALD.

Ah bah ! pourquoi ?

HARRISSON.

Lord Murray vous le dira lui-même.

DONALD.

Il est ici ?

HARRISSON.

Il ne tardera pas à revenir parmi nous, je l'espère.

DONALD.

Je l'espère aussi (*d part.*) corbleu !

HARRISSON.

Voilà tout ce que j'avais à vous dire...

DONALD.

Je vous remercie.

HARRISSON.

Au revoir, sir Clarcke !

DONALD.

Monsieur, je vous salue. (*A part.*) voilà une mauvaise journée
pour moi, heureusement M. Harri-
sson n'a jamais connu ma-
dame Hogart, n'importe ! songeons à prendre nos mesures (*haut*)
je vous salue. (*Il sort, la nuit commence à tomber.*)

SCÈNE XI.

HARRISSON, BETTY.

HARRISSON.

Rappelle-toi ce que je te dis, Betty, voilà un homme qui sera
pendu un jour ou l'autre.

Lui ?

BETTY.

C'est un coquin !

HARRISSON.

Ah !

BETTY.

Sa conduite s'éclaircira tôt ou tard.

HARRISSON.

Vous m'effrayez !

BETTY.

HARRISSON.

Pardon, chère enfant ! laissons cela, c'est assez nous occuper de ce drôle... Sais-tu ce que M. Dickson vient de m'apprendre... dans quelques jours lord Murray sera ici ! sa première visite sera sans doute pour son vieil ami.

BETTY.

Lord Murray chez vous ?

HARRISSON.

Eh bien ?

BETTY.

Oh ! ne lui dites pas ! ne lui dites jamais !

HARRISSON.

Rassure toi... je me tairai si tu le veux.

BETTY.

Je vous en supplie.

HARRISSON.

Je me tairai !

SCÈNE XII.

LES MÊMES, GERTRUDE.

GERTRUDE, *apportant une lampe qu'elle pose sur le bureau.*

Il y a en bas un vieux monsieur qui demande à voir monsieur.

HARRISSON.

Une visite à cette heure !

GERTRUDE.

Faut-il que je dise que Monsieur est couché ?

HARRISSON.

Non, pourquoi mentir ? dites que je suis là et faites entrer.

GERTRUDE.

Oui, Monsieur.

HARRISSON.

Laisse-moi, mon enfant. Tu viendras me dire bonsoir n'est-ce pas ?

BETTY.

Sans doute, comme d'habitude !

HARRISSON.

Va ! (*Betty sort.*)GERTRUDE, *introduisant lord Murray.*Par ici Monsieur, entrez, Monsieur ! (*montrant Harrisson*) voilà monsieur ! (*Elle sort.*)

SCÈNE XIII.

LORD MURRAY, HARRISSON.

HARRISSON.

Lord Murray !...

MURRAY, *lui serrant la main.*

Moi-même, mon vieil ami ! Eh quoi ! après quinze ans vous me reconnaissez ?

HARRISSON.

Eh bien ! est-ce qu'en me voyant vous ne m'avez pas reconnu vous même ?

MURRAY.

Oui ! vous avez raison, vous ne m'attendiez pas sitôt n'est-ce pas ?

HARRISSON.

Dickson m'avait averti de votre prochain retour.

MURRAY.

Oui, je suis parti de Batavia quelques jours plus tôt que je ne l'avais annoncé dans ma dernière lettre, et la traversée a été plus rapide que je ne l'espérais. Enfin me voilà à Londres, mon ami ! j'avais hâte d'arriver, de vous revoir ; j'avais hâte de vous interroger, de vous demander... — Ah ! vous ne comprenez que trop le doute cruel qui m'accable : ce que j'attends de votre vieille amitié, c'est une réponse nette et franche, impitoyable s'il le faut, un mot, un seul ! Avant de revoir mon fils, je veux savoir s'il m'est permis de lui tendre encore la main ou si je dois le repousser de mes bras ! s'il faut pardonner ou punir. Je veux savoir enfin si mon fils est encore digne de porter mon nom ! répondez !

HARRISSON.

Georges n'est pas tombé si bas, mon ami ! rassurez-vous ! ses désordres sont ceux de bien des fous de son âge ; et s'il a pu oublier parfois le respect du nom qu'il porte jusqu'à commettre quelque méchante action, ses fautes sont encore, Dieu merci ! de celles que l'on pardonne ! vos bras peuvent se rouvrir pour lui, et vous serez revenu assez tôt, je l'espère, pour le sauver.

MURRAY.

Dites-moi la vérité tout entière ; ne me trompez pas... Ces fautes dont vous parlez, je veux les connaître... De quelle méchante action ai-je à lui demander compte ! parlez !

HARRISSON.

Vous avez mal interprété mes dernières lettres, mon ami, et vos craintes vont plus loin qu'il ne faut. Georges est coupable,

sans doute ; ses extravagances ont pu m'effrayer, et j'ai cru devoir vous avertir ; mais, je vous le répète, tout n'est pas encore perdu ; nous le sauverons !

MURRAY.

Ah ! que ne puis-je vous croire ! Si vous saviez, mon ami, tout ce que j'ai souffert pendant cette longue traversée, toutes les craintes qui m'ont torturé le cœur en songeant à ce fils, à cet enfant, ma dernière espérance, le dernier héritier de mon nom ! si vous saviez !... — Non ! non ! jamais ! jamais ! ce secret doit mourir avec moi.

HARRISSON.

Que dites-vous ?

MURRAY.

Rien ! Je n'ai rien dit. Qu'avez-vous entendu ? Je vous parlais de Georges ! de mon fils ! Nous le sauverons, dites-vous. Ah ! je vous crois ; vous ne pouvez me tromper, vous, vous ne savez pas mentir. Eh bien, demain nous le verrons ! Jusque-là je reste près de vous ; car je suis venu vous demander asile pour cette nuit ; vous me permettrez d'attendre le jour dans ce fauteuil, n'est-ce pas ?

HARRISSON.

Je ferai mieux, je vous donnerai mon lit.

MURRAY.

Non.

HARRISSON.

Pardon ! je suis chez moi, et vous êtes mon hôte ; je vous prie de me laisser faire ce que je veux : — Gertrude !...

MURRAY.

Que faites-vous ?

HARRISSON.

J'appelle Gertrude.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, GERTRUDE.

HARRISSON.

Monsieur passe la nuit ici ; je lui cède ma chambre.

GERTRUDE.

Mais, monsieur...

MURRAY.

Mon ami...

HARRISSON.

Allez ! (*Gertrude sort.*)

SCÈNE XV.

MURRAY, HARRISSON.

HARRISSON.

Vous serez mal couché, je vous en avertis.

MURRAY.

Et vous ?

Moi, j'ai à travailler.

HARRISSON.

MURRAY.

Je ne souffrirai pas que pour moi vous passiez la nuit à veiller. N'avez-vous pas une autre chambre que la vôtre.

HARRISSON.

Non, à moins que vous ne preniez celle de ma fille.

MURRAY.

• Votre fille ?

HARRISSON.

Oui, j'ai une fille ; vous ne saviez pas cela ; une charmante fille de vingt ans, ma foi, qui veut bien me nommer son père, et qui viendra tout à l'heure me dire bonsoir et m'embrasser.

MURRAY.

Une pauvre enfant sans famille que vous avez adoptée, n'est-ce pas ?

HARRISSON.

Il y a un peu de cela ; une malheureuse ouvrière que j'ai recueillie à Manchester. Demain nous reparlerons d'elle.

MURRAY.

Dites-moi, mon ami, vous avez revu Donald ?

HARRISSON.

Sir Clarke est venu me rendre visite aujourd'hui même.

MURRAY.

Sir Clarke ?

HARRISSON.

Donald ou sir Clarke, comme vous voudrez, c'est le même homme... car votre ancien intendant a voulu faire peau neuve, et il mène joyeuse vie, à ce qu'il paraît.

MURRAY.

Ah !

HARRISSON.

Où prend-il tout l'argent qu'il dépense ? c'est ce qu'on ne sait trop ! Outre la pension que vous lui servez, il a sans doute des ressources qu'on ignore.

MURRAY.

Il était adonné au plaisir, je le sais ; mais pourtant je l'ai connu honnête homme.

HARRISSON.

Soit ! mais je crains bien que le plaisir n'ait considérablement gâté cette probité-là.

MURRAY.

Vraiment vous m'inquiétez.

HARRISSON.

Pourquoi ?

MURRAY.

Oh ! plus tard, mon ami, je vous dirai cela (*à part*). Allons, je le verrai demain. Qui vient là ?

Ma fille.

HARRISSON.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, BETTY, puis GERTRUDE.

HARRISSON.

Eh bien ! mon enfant, entre donc ; l'ami que j'attendais 'est ici... le voilà !

BETTY.

Lord Murray!..

MURRAY.

Qu'avez-vous, mademoiselle, pourquoi trembler ? M. Harri-
son l'a dit, je suis un de ses vieux amis, ne voulez-vous pas que
je devienne le vôtre?..

BETTY.

Vous?

MURRAY.

Ne me permettez-vous pas de vous aimer aussi ?

BETTY.

Milord.,.

HARRISSON, à demi-voix.

Allons, Betty, du courage !

MURRAY.

Betty !... cette enfant se nomme Betty ?

HARRISSON.

Oui.

MURRAY, à part.

Hélas ! quel souvenir ! Elle aussi, elle doit être jeune et belle !
Mon Dieu ! que j'ai hâte de la voir.

HARRISSON.

Qu'avez-vous donc ?

MURRAY.

Rien (*considérant Betty*). Elle est charmante !

GERTRUDE, entrant avec des bougies.

Monsieur, la chambre est prête.

HARRISSON.

C'est bien ! (*à lord Murray*). Allez prendre quelque repos,
mon ami, et à demain (*à Betty*). Bonsoir, mon enfant, rentre
chez toi.

MURRAY.

Bonsoir, Betty. (*Il l'embrasse au front.*)

GERTRUDE, faisant la révérence.

Monsieur...

MURRAY.

À demain.

HARRISSON.

À demain.

BETTY.

Bonne nuit, monsieur Harrisson; bonne nuit, milord!

GERTRUDE, à part.

C'est un milord (*Haut*). Milord!... (*Elle fait de nouveau la révérence.*)(*Lord Murray, éclairé par Gertrude, se dispose à sortir par la droite. — Betty se dirige vers la gauche. — Harrisson s'assied devant son bureau. — La toile tombe.*)

ACTE III.

Un salon élégant chez Georges.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGES, ARABELLE. *Au lever du rideau Arabelle est nonchalamment étendue sur un divan. Georges, en robe de chambre, est debout devant la cheminée, et achève de fumer un cigare.*

ARABELLE.

Vous avez beau dire, mon cher Georges, vous ne m'aimez pas, c'est évident! Je vous ai paru jeune et belle... je vous ai plu, voilà tout! Eh, mon Dieu ce n'est pas un reproche que je vous fais, au contraire! en amour comme en toute chose, j'aime à savoir tout de suite à quoi m'en tenir... Ainsi donc, c'est convenu! vous ne tenez plus à moi! Eh bien! voulez-vous que je vous dise, je ne suis pas femme à me désoler pour si peu, et vous n'aurez pas, je vous assure, ma mort à vous reprocher... (*Riant.*) Ah! ah! ah! cela blesse votre amour-propre! que voulez-vous? voilà comme je suis. La mort me fait peur, et je n'ai jamais pu m'habituer à l'idée de quitter ce monde pour toujours! la vie me semble trop amusante pour cela! (*lui tendant la main.*) Vous voyez que je suis franche, je vous conseille d'en faire autant; donnons-nous la main, et tout sera dit. Je vous promets de ne pas troubler vos nouvelles amours, et je m'engage à ne pas trainer mon ombre vengeresse à votre chevet. De votre côté, jurez-moi de me laisser entièrement libre de mes actions, et de ne pas plus vous occuper de moi que si nous ne nous étions jamais connus. De cette façon, nous serons parfaitement heureux, chacun de notre côté!.. (*Se levant.*) Sur ce, je vous demande la permission de me retirer. Faites-moi le plaisir, mon cher, de demander ma voiture (*Georges sonne, Tom paraît au fond.*)

GEORGES.

La voiture de madame? (*Tom sort.*)

ARABELLE.

Si vous voyez sir Clarke, envoyez-le-moi, je puis avoir be-

soin de lui... (*se regardant dans une glace.*) Vous n'avez pas pris garde à mon nouveau chapeau... je le trouve charmant!

La voiture de Madame!..

ARABELLE.

C'est bien (*Se regardant de nouveau.*) Charmant! (*Tournant le dos à Georges.*) Bonjour! (*Georges salue. — Arabelle s'arrête sur le seuil et part d'un grand éclat de rire. — Elle sort.*)

SCÈNE II.

GEORGES, seul. (*Quand la porte s'est refermée derrière Arabelle, il quitte la cheminée contre laquelle il est resté adossé pendant toute la scène précédente, et jette son cigare dans l'âtre.*)

Ouf! me voilà seul enfin! me voilà libre! tout est rompu, Dieu merci! Cette chère Arabelle, c'est une bonne fille, après tout!... et je lui sais gré d'avoir provoqué cette rupture!.. je lui sais gré d'avoir compris que je ne l'aimais pas! Eh! non, je ne l'aime pas! est-ce que je puis l'aimer? Cette maîtresse-là ressemble à toutes les autres, et, sans s'en douter, la pauvre enfant commençait à m'ennuyer effroyablement! (*En bâillant.*) C'est si long un mois! trente jours! trente grands jours! Al-lons, allons, n'y pensons plus. (*Il s'étend nonchalamment dans un fauteuil.*) Ah! je suis fatigué! C'est absurde au moins de passer la nuit au jeu, devant un tapis vert qui semble dévorer votre argent, et des cartes qui ont l'air de se moquer de vous! C'est bizarre! ces maudites cartes vous poursuivent jusque dans le sommeil! on croit les voir danser et tourbillonner autour de soi comme des créatures fantastiques! je n'ai fait que rêver valet de trèfle, et dix de carreau. (*Après un silence.*) Le jeu, les femmes, le vin!.. est-ce vraiment-là vivre? Ah! il y des moments où je me sens comme un regret de ne pas être quelque chose!.. Oui, il me vient à l'esprit les idées les plus fantasques, comme d'écrire des romans, par exemple, ou de faire de la politique, faute de mieux!.. Si je pouvais seulement payer mes dettes! C'est à cela que j'aurais dû employer les deux mille livres sterling de ce brave Harrisson... Mais, bah! Arabelle était là, et je ne sais comment, ma foi!.. les jours et les bank-notes s'en s'ont allés de compagnie!.. (*Il se lève.*) Ah ça! voyons! qu'est-ce que je ferai aujourd'hui? me voilà tout désorienté, à présent qu'elle est partie!.. Elle m'a traité un peu cavalièrement, entre nous; et, sans avoir beaucoup d'amour-propre... bah! il en est d'autres! (*Pensif.*) d'autres... ah! toujours ce souvenir qui me poursuit! Pauvre jeune fille!.. Elle avait du cœur, celle-là!.. Oui, mais une ouvrière... une fi-lease!.. C'est égal! si je voulais, j'en ferais la femme la plus à la mode de Londres!.. Aurais-je beaucoup de peine à la tirer des griffes vertueuses de M. Harrisson?.. Non, je ne m'y trompe pas! elle m'aimait profondément, et je suis sûr qu'au premier mot de moi elle accourrait ici! mais bah! elle est heu-

reuse maintenant!.. Elle m'a peut-être oublié!.. A quoi bon troubler son repos! Non, je ne ferai pas cela... (*Après un silence.*) Elle était pourtant charmante, avec ses larmes! (*Il reste pensif.*)

SCÈNE III.

GEORGES, DONALD.

DONALD, dans la coulisse.

C'est bien, vous dis-je, il est inutile de m'annoncer. (*Il paraît au fond.*)

GEORGES, se retournant.

Sir Clarcke!

DONALD, s'avançant, un peu gris.

Moi-même, sir Georges... Pardon de vous déranger si matin...

GEORGES.

Diab! vous voilà bien grave aujourd'hui! Que vous est-il donc arrivé?

DONALD.

Rien. J'ai déjeuné avec quelques amis... voilà tout.

GEORGES, riant.

Ah! ah! ah! je comprends! vous êtes gris...

DONALD, effrayé.

Vous croyez?...

GEORGES.

Là, là, rassurez-vous; vous ne l'êtes pas encore assez ce me semble pour redevenir tout à fait honnête homme.

DONALD.

Quelle plaisanterie!

GEORGES.

Mais non, vrai! je ne plaisante pas... Vous n'avez pas la prétention d'être fort scrupuleux à jeun, je suppose!

DONALD, à part.

Morbleu! ce garçon-là me paiera un jour toutes ses impertinences...

GEORGES.

Vous dites?..

DONALD.

Je dis que vous avez raison, sir Georges, et qu'il n'y a rien qui me rende bête comme le vin!..

GEORGES.

Bête, dites-vous?

DONALD.

Oui. J'ai juré cent fois de ne plus boire... mais bah! serment d'ivrogne! j'ai toujours soif? (*A Georges, qui tire un étui à cigare de sa poche.*) Voulez-vous permettre?

GEORGES, *jetant l'étui sur la table.*

Tenez...

DONALD.

Au fait, non. J'ai assez fumé aujourd'hui.

GEORGES.

A propos, savez-vous ? je viens de rompre avec Arabelle !

DONALD.

Ah !...

GEORGES.

Ce matin... et elle m'a même chargé de vous en prévenir.

DONALD.

Moi ?...

GEORGES.

Vous !... dites donc que vous n'êtes pas un heureux mortel !...
Oui, mon cher, nous nous sommes quittés à l'amiable, et, si vous n'êtes pas un niais, il ne tiendra qu'à vous de me succéder.

DONALD.

Parbleu ! cela vient à point...

GEORGES.

Comment ?

DONALD.

Mon Dieu ! oui ; je m'annuie ! j'ai besoin d'affection ! que voulez-vous ? on est homme !

GEORGES.

A la bonne heure !...

DONALD.

Et maintenant, nouvelle pour nouvelle, sir Georges ! je suis chargé d'une commission pour vous...

GEORGES.

Pour moi ?...

DONALD.

Vous vous rappelez bien cette petite Betty qui travaillait dans la fabrique de sir Dudley ?

GEORGES.

Oui... eh bien ?

DONALD.

Eh bien ! je l'ai vue hier, et elle vous aime toujours...

GEORGES, *avec une joie contenue.*

Ah !

DONALD.

Elle m'a même prié de la manière la plus touchante du monde de vous remettre ce petit souvenir. *(Il donne à Georges la croix de Betty.)*

GEORGES.

Une croix !

DONALD, s'attendrissant par degrés.

Où! elle prétend que ce brimborion porte bonheur!... et c'est pourquoi elle vous le donne!... que cela lui vient de sa mère, qu'elles'en sépare sans regret pour vous! enfin, je ne sais plus... (Avec des larmes dans la voix.) Elle m'a dit de très-jolies choses...

GEORGES, regardant la croix.

Pauvre enfant! (Il sonne.)

DONALD.

Que faites-vous?

GEORGES.

Je sonne mon valet de chambre, parbleu!

DONALD.

Que je ne vous dérange pas, je vous en prie. (Entre Tom.)

GEORGES.

Tom! mon habit! ma cravate! (Tom entre dans la chambre de Georges.)

DONALD.

Vous sortez?...

GEORGES.

Oui, je déjeune au club...

DONALD.

A propos! je vous avais prié de m'y faire admettre!...

GEORGES.

Allons donc! vous n'y pensez pas. (Il sort.)

SCÈNE IV.

DONALD, seul.

DONALD, quand Georges est sorti.

Insolent! (Il s'évente avec son mouchoir, se verse un grand verre d'eau qu'il avale d'un trait, et se dégrise peu à peu dans le courant de la scène.) Voyons! voyons! consultons-nous un peu sir Clarke! et prenons un parti! Eh bien! quoi? il n'y en a pas deux à prendre: la fuite, parbleu! c'est le seul possible... Ah! voilà un réveil bien désagréable après un si joli rêve!... Ce diable de lord Murray ne pouvait pas rester à Batavia? je vous le demande!... Je m'étais habituée à toucher ces deux cents misérables livres sterling par an, moi!... et je les arrondissais tout doucement avec de pauvres petits lansquenets qui ne ruinaient personne... Il est dur de perdre une pareille position!... Payer d'audace et rester... il n'y faut pas penser! Que dirais-je à Milord? Si je lui avoue que cette madame Hogart s'est enfuie, il voudra savoir pourquoi... si je lui rends la petite, il apprendra d'elle des détails qui ne seront pas à ma gloire... si je dis qu'elle est morte! bah! il la retrouvera le jour même chez M. Harriison, et de toute manière je serai assommé!... C'est qu'il n'est pas doux, lord Murray!... d'ailleurs il y a toujours cette petite question d'un argent qui ne m'était pas destiné, et que j'ai dépensé un peu légèrement!... quelle imprévoyance!...

Si du moins je savais pourquoi milord prend tant d'intérêt à madame Hogart et à sa fille!... Il doit y avoir là dessous un secret qui serait bon à connaître!... n'importe!... il n'y a pas d'explication possible!... Si lord Murray voit Betty, et il ne peut manquer de la voir, je suis un homme perdu!... donc je n'attendrai pas son retour... Oui, mais comment fuir?... je suis sans le sou! bah!... ce bon Georges me prêterait bien encore quelques guinées! il me traite du haut en bas, c'est vrai; mais il me prête de l'argent dans l'occasion, et cela fait passer sur bien des choses... (*Il réfléchit.*)

SCÈNE V.

GEORGES, DONALD.

GEORGES, venant à Donald.

Eh bien! sir Clarke, à quoi diable pensez-vous là?

DONALD, avec sensibilité.

A vous, mon ami!...

GEORGES.

Oh! oh! vous me dites cela avec une tendresse qui m'épouvante...

DONALD.

Ingrat que vous êtes! savez-vous ce que je viens faire ici?

GEORGES, mettant ses gants.

Mais... me remettre cette petite croix, je suppose...

DONALD.

Cette petite croix?... (*Georges la lui montre.*) Comment j'ai... (*A part.*) imbécile!... (*Haut.*) sans doute!... mais ensuite!...

GEORGES.

Ensuite!... je ne sais pas...

DONALD.

Eh bien! je viens vous offrir de l'argent.

GEORGES.

Ah! bah!

DONALD.

Oui, mon ami! vous en avez besoin, n'est-ce pas?

GEORGES.

Est-ce qu'on n'a pas toujours besoin d'argent?

DONALD.

C'est juste... voici ce dont il s'agit... imaginez-vous que je fonde un journal...

GEORGES.

Ah! ah!

DONALD.

Oui, un journal immense, colossal, universel!... un journal nécessaire! un de ces journaux dont les idées... vraiment nouvelles...

GEORGES.

Enfin, un journal!

DONALD.

Oui, et n'allez pas le confondre avec ces journaux qui... enfin les autres journaux !... NON, c'est autre chose...

GEORGES.

Bon,

DONALD.

Je l'appelle : la Probité !...

GEORGES.

Diable !

DONALD.

Où ! c'est une affaire sûre ; j'ai pour moi des fonds considérables, l'appui du ministère et avant un mois je tirerai à cent mille.

GEORGES.

Peste. Sir Clarcke, je vous en fais mon compliment...

DONALD.

Merci ! — malheureusement ces fonds ne sont pas disponibles avant huit jours — et huit jours, voyez-vous ? c'est énorme... Voici donc ce qu'il me faudrait ? Quatre cents livres sterling, pas plus, pour subvenir aux premières dépenses. — Cet argent, sir Georges, c'est à vous que je le demande ; vous serez le premier actionnaire du journal, et vos quatre cents livres vous en produiront quatre mille.

GEORGES.

Ah ! Sir Clarcke, que me dites-vous là ? donnez-moi donc ma canne !...

DONALD, lui donnant sa canne.

Avec plaisir...

GEORGES.

Merci...

DONALD.

Eh bien !

GEORGES.

Je suis vraiment fâché de ne pas les avoir.

DONALD.

Vous ne les avez pas ?...

GEORGES.

Hélas, non ! mais, à défaut d'argent, voici ce que je vous promets. — J'ai dans la tête, mon cher, un roman immense, prodigieux, incroyable ! un de ces romans... dont les idées... vraiment nouvelles...

DONALD.

Enfin, un roman...

GEORGES.

Oui : Eh bien ! ce roman, je vous le donne, et je vous jure qu'à lui tout seul il fera la fortune de votre journal !...

TOM, rentrant.

— La voiture de Monsieur est prête.

GEORGES.

C'est bien !... Je suis forcé de vous quitter Sir Clarcke !... tout en déjeunant, je vais chercher mon premier chapitre. (Il salue Donald de la main, et sort suivi de Tom.)

SCÈNE VI.

DONALD, puis LORD MURRAY.

DONALD, stupéfait.

Ah ! — Parbleu ! voilà un roman qui était bien fait pour mon journal !... Ah ça, mais, il faut pourtant que je trouve de l'argent, moi !... Que faire ? il y a une chose certaine, c'est que si je reste, Lord Murray me brûlera la cervelle !... Diable ! diable ! — la situation devient grave ! (Il s'assied dans un fauteuil, et réfléchit. — Murray paraît au fond, s'arrête et regarde autour de lui comme s'il rassemblait ses souvenirs.)

MURRAY.

Oui : je reconnais ce salon !...

DONALD, se retournant.

Ah ! ah ! quelqu'un !

MURRAY.

Pardon, Monsieur ! monsieur Georges Murray, je vous prie...

DONALD.

Il est au club ! Monsieur, vous pouvez l'y rejoindre.

MURRAY.

Mais... je ne me trompe pas... cette voix... Donald !...

DONALD, se levant.

Hein ? qu'est-ce ?... Lord Murray !... (A part.) Ah ! tonnerre !

MURRAY.

Oui, Donald, c'est moi !...

DONALD, avec embarras.

En vérité, Milord, je... je n'espérais pas... donnez-vous donc la peine de vous asseoir !...

MURRAY.

J'avais hâte de te voir : — quelques mots qu'on m'a dits sur ton compte...

DONALD.

Oh ! le monde est si méchant...

MURRAY.

Bien ! bien ! nous verrons cela, — ce qu'il me faut d'abord, ce sont des nouvelles de madame Hogart, de sa fille...

DONALD.

Mais, Milord, madame Hogart... (A part.) Mon Dieu ! que j'ai chaud !

MURRAY.

Eh bien ! quoi ? est-ce qu'elles ne sont pas ici ? ou sont-elles ? tu me dis dans tes lettres... qu'elles sont restées à Londres.

DONALD.

Assurément, Milord... mais... depuis quelques jours...

MURRAY.

Écoute! je soupçonne fort que tu es un fripon, et que tu me trompes... si tu mens d'un mot, je te jure que je te casse la tête avec ceci. *(Il tire de sa poche un pistolet, qu'il arme.)*

DONALD, à part.

Nous y voilà!

MURRAY.

Maintenant parle...

DONALD, à part.

Ma soif payons d'audace, et gagnons du temps!... *(Haut, en se redressant et en élevant la voix.)* Si je mens, Milord, si je mens!... Eh bien! soit! je vous livre ma tête!... Madame Hogart, vous disais-je, a quitté Londres depuis quelques jours; elle vit, avec sa fille, dans une petite maison de campagne que j'ai louée moi-même sur les bords de la Tamise... Mademoiselle Betty est devenue une fort jolie personne je l'ai fait élever dans un des meilleurs pensionnats de Londres... Elle joue du piano à ravir; sa mère m'écrit tous les jours. Je dîne le dimanche chez elle... elle fait d'excellent plum-pudding... Somme toute, la mère et l'enfant se portent bien!... Voilà ce que j'ai fait pour vos protégées, Milord!... Maintenant, assez-moi la tête, si vous le trouvez bon.

MURRAY.

Pourquoi donc semblais-tu hésiter tout à l'heure?

DONALD.

Que voulez-vous, Milord!... le saisissement!... la surprise!... je m'attendais si peu à vous voir!...

MURRAY.

C'est bien! tu me conduiras aujourd'hui même chez madame Hogart.

DONALD.

Je suis à vos ordres, Milord... *(A part.)* Allons! je ne passerai pas la journée à Londres... *(Pendant que lord Murray lui tourne le dos et pose le pistolet sur la table, il fait quelques pas pour sortir.)*

MURRAY, le rappelant.

Un mot!...

DONALD.

Milord!...

MURRAY.

Elle t'écrit, dis-tu?

DONALD.

Tous les jours...

MURRAY.

N'as-tu pas sur toi quelques-unes de ses lettres!

DONALD.

Mais, assurément, Milord... Et pour peu que vous le désiriez... *(Il tire son portefeuille.)*

MURRAY.

Oui, tu me feras plaisir...

DONALD.

Vous allez être satisfait... *(Il cherche dans son portefeuille, à part.)* Cette petite recherche doit donner un certain air de vérité à la chose... *(Un papier tombe du portefeuille.)* Pardon!..

MURRAY, mettant le pied sur le papier.

Pardon!...

DONALD.

Mais, Milord!...

MURRAY, ramassant le papier et y jetant les yeux.

« A Lord Murray!... »

DONALD, à part.

Ah! mille diables!... *(Il fait un mouvement pour s'en aller.)*

MURRAY, le saisissant au collet.

Eh bien! *(Il tient Donald d'une main et déplie la lettre de l'autre. — Donald se trouve près de la table où Murray a posé le pistolet.)*

DONALD, à part.

Si du moins je pouvais!... *(Pendant que Murray lit, il saisit le pistolet, ôte la capsule et le replace.)* Oh! la capsule!.. enlevée!... là! me voilà plus tranquille...

MURRAY dont l'émotion a été croissant pendant la lecture de la lettre, éclatant tout à coup.)

Ah! misérable!...

DONALD, tombant à genoux.

Eh bien! oui, Milord, que voulez-vous? elles ont disparu, c'est vrai!... Je n'osais pas vous le dire... Si j'ai été coupable, tuez-moi, Milord; tuez-moi!... *(Il montre le pistolet, Harrison paraît fond du théâtre.)*

MURRAY.

Non! va-t-en, misérable!... va-t-en, et ne reparais jamais devant moi!... Va-t-en!...

HARRISON, s'élançant vers Murray.

Mon ami! qu'avez-vous?

DONALD, se relevant, à part.

Ouf!

MURRAY, avec désespoir.

Ah! si vous saviez! si vous saviez!... *(Il va tomber dans un fauteuil.)*

DONALD, qui a gagné la gauche du théâtre.

Que va-t-il lui dire?...

HARRISON.

Quoi! des larmes!...

MURRAY.

C'est le doigt de Dieu! c'est le doigt de Dieu!...

DONALD, à part.

Bah! l'orage est passé maintenant *(Il sort par une porte latérale.)*

SCÈNE VII.

MURRAY, HARRISSON.

HARRISSON.

Mais qu'y a-t-il donc? vous m'effrayez...

MURRAY.

Ce qu'il y a?... Vous me le demandez... Eh bien! soit... vous saurez tout. — Ce secret que je vous avais toujours caché pour ne pas rougir devant vous, Harrisson, je vais vous le révéler... Il m'étouffe, il me dévore, il me tue, et il faut qu'il s'échappe de mon cœur, enfin, avec mes sanglots et mes larmes!...

HARRISSON.

Que dites-vous?...

MURRAY.

Je dis que j'ai commis un crime, et que Dieu me le fait expier...

HARRISSON.

Un crime!...

MURRAY.

Oui. Écoutez... Il y a vingt ans de cela... vous étiez alors en France.. ma femme allait être mère... Moi, dans ce salon même... je m'en souviens... j'attendais avec anxiété le vieux docteur Overley que vous avez connu, je crois. — Le même soir, mes domestiques avaient recueilli une pauvre femme qui mendiait à la porte de mon hôtel, et qui venait d'être prise des douleurs de l'enfantement... Vous savez si j'avais toujours désiré un fils!... Vous savez si je l'avais demandé au Ciel, de toute l'ardeur de mes vœux et de mes prières!... C'était mon unique désir, mon unique espérance, je ne voulais pas que mon nom s'éteignît, disparût, mourût tout entier, vous le savez... Eh bien! que vous dirai-je? Georges n'est pas mon fils!...

HARRISSON.

Grand Dieu!

MURRAY.

Non, c'est le fils de cette mendicante!... Je fis la fortune du docteur; et il me garda le secret.

HARRISSON.

Mais, votre enfant?...

MURRAY.

Mon enfant était une fille que je donnai à cette femme!... L'instinct maternel s'y trompa, et chacune des deux mères couvrit de baisers l'enfant qui ne lui appartenait pas. — Dieu m'est témoin que je comptais toujours veiller sur le sort de ma fille, et lui donner du moins une large part des biens dont je la déshéritais... Mais bientôt je dus quitter Londres, et c'est alors que je la confiai à Donald, avec la pauvre femme qui lui servait de mère.

HARRISSON.

Pourquoi ne vous adressez-vous pas à moi?

MURRAY.

A vous!... Je n'osais pas!... Et maintenant, j'apprends qu'elles ont disparu... Comment? je l'ignore... Donald les a laissées fuir!... Qui sait même s'il ne les a pas chassées pour les dépouiller!... Et c'est ma faute, grand Dieu! et je suis peut-être cause de la mort de mon enfant!...

HARRISSON.

Ah! que m'apprenez-vous là?

MURRAY.

Voilà ce que j'ai fait, Harrisson, et vous savez comment Georges m'en a récompensé!...

HARRISSON.

Mais cette femme, qui était-elle?... comment se nommait-elle?...

MURRAY.

Madame Hogart.

HARRISSON.

Madame Hogart!..., mais sa fille est vivante!

MURRAY.

Sa fille!

HARRISSON.

Mais c'est Betty...

MURRAY.

Betty!

HARRISSON.

Betty que vous embrassiez hier.

MURRAY.

Dieu! que dites-vous?

HARRISSON.

Ah! je comprends tout maintenant! cet homme dont Betty m'a parlé, cet homme qui avait poursuivi sa mère de propositions odieuses! c'était Donald!

MURRAY.

Ah! le misérable? pourquoi ne l'ai-je pas tué tout à l'heure!...

HARRISSON, *écoutant.*

Quel est ce bruit?... *(Il va ouvrir la porte de la chambre où est entré Donald).* Non, rien; une fenêtre qui s'est ouverte...

MURRAY.

Mais comment... par quel bonheur?... Ah! mon cœur se brise de joie! Merci, mon Dieu! merci!

HARRISSON.

Mais venez donc embrasser votre fille... *(Ils vont pour sortir. Georges paraît sur le seuil.)*

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, GEORGES.

HARRISSON.

Georges! *(Mouvement de Murray.)*

GEORGES.

..Tiens! c'est ce brave M. Harrisson? Bonjour monsieur Harrisson. — Eh bien! est-ce que vous venez encore me faire de la morale? Oh! oh! vous avez avec vous un compagnon bien grave, mon cher monsieur Harrisson; et s'il est aussi divertissant que vous, parbleu!...

HARRISSON.

C'est votre père, monsieur!

GEORGES.

Mon père?...

HARRISSON, à Murray.

Attendez-moi ici, milord, je reviens avec elle. (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

MURRAY, GEORGES.

GEORGES.

Mon père!...

MURRAY.

Oui, Georges; votre père absent depuis quinze ans et qui revient enfin de son long exil; votre père qui voit avec douleur le chemin où s'égare votre jeunesse; qui vient vous demander compte du nom qu'il vous a laissé, et qui veut savoir enfin s'il vous reste encore quelques bons instincts dans le cœur!

GEORGES.

Mon père!... (*A part.*) Quoi! sa première parole est un reproche! (*Haut.*) Ainsi vous ne trouvez pas dans votre cœur autre chose à me dire après cette longue séparation. Eh bien! soit: j'accepte la position d'accusé que vous me faites, et puisque vous le voulez, je ne vous considère plus que comme un juge. — Parlez, monsieur, de quoi suis-je coupable?

MURRAY.

Voilà des paroles bien orgueilleuses; et je m'étonne que la conscience de vos fautes ne vous donne pas un peu plus de modestie. Ah! vous me demandez de quoi vous êtes coupable! Mais regardez-vous donc, Georges, et épargnez-moi la peine de vous répondre. Que faites-vous? comment vivez-vous? Croyez-vous que j'ignore votre libertinage?... c'est entre le jeu et les femmes que vous partagez votre vie! c'est à un lansquenot que vous ruinez votre bourse et votre santé; c'est au milieu de fripons et de filles perdues que vous gaspillez votre jeunesse; c'est dans des maisons de débauche enfin que vous compromettez votre honneur! (*Mouvement de Georges.*) Oui, votre honneur!... car on se déshonore aussi bien par son entourage que par ses propres actions!... Et je vous le dis, ce n'est pas en vain qu'on voit des gens perdus de dettes et de vices, et comme il en reste toujours une souillure au cœur, il en reste aussi une tache au nom. C'est à vous de voir si vous voulez rompre enfin avec ce passé de débauches et de folies, vous retremper dans une vie nouvelle et regagner avec l'estime des honnêtes gens l'affection de votre père.

GEORGES.

Vous êtes sévère, monsieur, pour des fautes qui sont peut-être pardonnables à mon âge. Assurément je ne me donne pas comme un modèle de vertu; mais après tout je fais comme tout le monde, et voilà de bien amères paroles pour quelque argent perdu au jeu et quelques nuits perdues à boire... A quoi donc est bonne la jeunesse, sinon au plaisir?... à quoi bon avoir de l'argent, si ce n'est pour le dépenser? Je vis en gentil-homme, pardieu!... et je me fais honneur de ma fortune, puisque vous avez eu la bonté de me faire naître millionnaire. Ne voulez-vous pas que j'aie les mœurs d'une jeune fille ou d'un vieillard? et parce que j'ai eu quelques maîtresses, en serai-je moins un bon père de famille quand viendra la saison? Chaque chose en son temps : je veux apprendre à devenir vieux en restant longtemps jeune, et sur toutes choses je ne veux devenir un homme sérieux que le plus tard possible, bien persuadé qu'il n'y a que le plaisir de vraiment sérieux dans la vie.

MURRAY.

Où donc avez-vous puisé de pareils principes? où donc de semblables maximes?... Ah! voilà le cas que vous faites de mes paroles, monsieur; c'est bien : vous saurez ce qu'on doit attendre de ma colère, et comment on réduit un fils ingrat à l'obéissance et au respect (*à part*). Mais non, ce n'est pas mon fils. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

GEORGES, seul.

Soit! que m'importe après tout? je suis libre!... et je n'entends pas me plier aux exigences tyranniques d'un vieillard! En vérité, on croirait à les entendre qu'ils n'ont jamais été jeunes! N'importe! les choses que je lui ai dites me pèsent sur le cœur! Ah! c'est sa faute!... pourquoi ne m'a-t-il pas embrassé?...

SCÈNE XI.

GEORGES, ARABELLE.

GEORGES.

Arabelle!

ARABELLE.

Oui, mon-cher, c'est moi! Vous ne m'attendiez plus, n'est-ce pas? Eh bien! me voilà! (*Elle jette son châle sur une chaise en riant*). Ah! ah! ah! c'est une surprise que je vous ménageais! riez donc? On dirait que vous êtes fâché de me revoir. (*Lui prenant le bras*). Savez-vous ce qui me ramène? Si vous le savez, vous me ferez plaisir de me l'apprendre; car moi je vous jure que je n'en sais rien. Il serait plaisant que je vous aimasse encore!... ah! ah! ah!... Mais non, rassurez-vous, je crois plutôt que c'est du dépit... à moins que ce ne soit l'habitude!... et puis, vous ne m'avez pas répondu ce matin... il me faut une

réponse (*elle s'assied.*) Voyons, dites-moi donc quelque chose !.. ayez l'air de me regretter un peu... avouez-moi que vous m'avez aimée... qu'est-ce que cela vous fait? (*Elle se renverse en riant dans son fauteuil.*)

GEORGES.

Parbleu ! ma chère, vous ne pouviez arriver plus à propos !

ARABELLE.

Ah ! bah !

GEORGES.

Oui, vous me manquiez ! et j'en [étais déjà aux regrets, d'avoir permis votre départ !

ARABELLE, *se levant.*

Ah ! bah !

GEORGES, *lui prenant le bras.*

Il ne tient qu'à vous, maintenant, de faire de moi tout ce qu'il vous plaira !.. Vous aimez le bruit, les fêtes, le plaisir ! eh bien ! nous dépenserons gaiement notre temps, je vous le jure...

ARABELLE, *riant.*

Ah ça ! mais que s'est-il donc passé ? qu'y a-t-il ?

GEORGES.

Il y a que mon père est ici... qu'il me reproche de déshonorer son nom !.. que je suis furieux, et que je tiens à vivre à ma guise ! voilà tout !

ARABELLE.

Oh ! oh ! mais cela est plus grave que vous ne croyez, sir Georges !.. et je ne tiens pas du tout à me brouiller avec votre père.

GEORGES.

Parlez-vous sérieusement ?

ARABELLE.

Très-sérieusement.

GEORGES.

Vous refusez de me suivre...

ARABELLE.

Non : mais j'hésite...

GEORGES.

Comme il vous plaira... j'ai encore là quelque argent, je vais le prendre et je reviens, réfléchissez ! (*Il entre dans une chambre voisine.*)

SCÈNE XII.

ARABELLE, puis BETTY et HARRISSON.

ARABELLE.

Étrange garçon que ce Georges !.. le voilà dans un état d'exaspération dont il ne tiendrait qu'à moi de profiter pour l'entraîner dans toute espèce de folies... mais franchement le

rôle me répugne, et je ne l'aime vraiment pas assez pour l'aider à se ruiner. (*Elle s'assied et reste pensive, Harrisson et Betty paraissent au fond du théâtre.*)

HARRISSON.

Attends-moi, chère enfant! je te dis que lord Murray demande à te voir.

BETTY.

Lord Murray?

HARRISSON.

Sois sans crainte, et aie confiance en moi... je reviens (*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

BETTY, ARABELLE.

BETTY, s'avançant.

Mon Dieu! je tremble!..

ARABELLE, se retournant.

Hein! quelqu'un...

BETTY.

Ah!

ARABELLE.

Une jeune fille!.. Vous demandez à voir sir Georges, Mademoiselle!

BETTY.

Sir Georges?

ARABELLE, ironiquement.

Ignorez-vous donc que vous êtes chez lui?

BETTY.

Mon Dieu, Madame, j'étais venue!.. (*Elle fait un pas pour sortir.*)

ARABELLE.

Restez, je vous prie... (*Elle examine Betty.*) Mais je vous ai déjà vue quelque part, n'est-ce pas?

BETTY.

Oui, Madame! Oh! je ne l'ai pas oublié!

ARABELLE.

Ni moi! je vous reconnais maintenant... pauvre enfant... que venez-vous faire ici?

BETTY.

Mais, Madame...

ARABELLE.

M. Harrisson ne vous avait-il pas reçue chez lui?

BETTY.

Oui, Madame...

ARABELLE.

Ne vous traitait-il pas comme son propre enfant?..

BETTY.

Oui, Madame.

ARABELLE.

Et cependant vous l'abandonnez pour venir chez M. Georges Murray.

BETTY.

Moi!

ARABELLE.

A quoi bon nier?.. me ferez-vous croire que vous ne l'aimez plus?

BETTY.

Que vous importe?

ARABELLE.

Ah! c'est le cœur de Georges que vous venez me disputer; pauvre folle que vous êtes!.. mais vous ne le connaissez donc pas encore; vous ne savez donc pas ce qui vous attend?..

BETTY.

Que dites-vous, Madame?

ARABELLE.

Puisque vous voulez me succéder dans cet amour-là, il faut du moins que vous sachiez à quoi il vous oblige! Est-ce la vie paisible et douce que vous espérez? l'amour dans la solitude et dans le silence? Allons, ma chère! défaites-vous de ces chimères-là!.. il faut savoir aimer au grand jour, devant tout le monde, au bruit des chansons et des verres; et là, malheur à vous si vous n'êtes pas plus belle que vos rivales, plus folle, plus bruyante, plus perdue de cœur et de raison!.. car il faut que vous fassiez honneur à votre amant, et que ses amis lui disent, en vous suivant d'un œil d'envie; la jolie maîtresse que tu as là! et ne rougissez pas si quelque mère, en passant près de vous fait détourner la tête à sa fille, car ce monde-là n'est pas le vôtre, et dans le vôtre on ne rougit plus! de cette façon vous pourrez faire durer vos amours trois mois, quatre, cinq peut-être! et alors Georges vous quittera pour une autre, car rien n'est éternel en ce monde, et vous pourrez pleurer à votre aise.

BETTY, se cachant la tête dans ses mains.

Oh!

ARABELLE, se levant.

Et maintenant, du moins, vous savez ce que vous faites, adieu!.... ma place est libre, vous pouvez la prendre... (Elle sort.)

SCÈNE XIV.

BETTY, puis GEORGES.

BETTY.

Ah! que m'a-t-elle dit?... Pourquoi monsieur Harrisson m'a-t-il conduite ici!... Mon Dieu! je veux partir!... je le veux!... (Elle s'élançait vers la porte, Georges lui barre le passage.) Ah! Georges!

GEORGES.

Betty!... toi, Betty!... (Il s'avance vers elle.)

BETTY.

Non, laissez-moi!... non! je ne veux pas être votre maîtresse!...

GEORGES.

Qui t'a amenée? que me veux-tu? pourquoi me repousser puisque tu viens à moi?

BETTY.

Ah! Georges! si vous aviez entendu tout ce qu'elle m'a dit!...

GEORGES.

Qui? Arabelle...

BETTY.

Mais c'est donc vrai qu'il ne faut plus rougir en entrant dans cette maison; qu'il faut se dévouer à la honte quand on a le malheur de vous aimer... qu'il faut être une courtisane enfin, pour se faire aimer de vous!...

GEORGES.

Allons! Arabelle t'a fait des contes d'enfant... puisque te voilà, je ne veux plus te perdre!... Si tu m'aimes viens!...

BETTY.

Non vous me tromperiez! vous m'abandonneriez encore!... elle me l'a dit... elle le sait!... Oh! elle vous connaît bien!

GEORGES.

Eh! ne vois-tu pas, pauvre enfant! que c'est la jalousie qui la fait parler!... elle t'a trouvée trop belle, sans doute, et a voulu t'épouvanter!... *(Il cherche à l'entraîner.)*

BETTY.

Non, non!...

GEORGES.

Ah! tu ne m'as jamais aimé!...

BETTY.

Moi! moi! ah! Georges! ne dis pas cela! ne le dis pas! je t'aime! je t'aime!...

GEORGES.

Viens donc, alors!... *(Ils s'élancent vers la porte du fond et rencontrent Harrisson sur le seuil.)*

SCÈNE XV

LES MÊMES, HARRISSON, puis MURRAY.

HARRISSON.

Où allez-vous?

GEORGES.

Que vous importe?

HARRISSON.

Betty!

BETTY.

Ah! monsieur Harrisson! pardonnez-moi, je l'aime!

HARRISSON.

Quoi? tu consens à le suivre!

GEORGES.

Retirez-vous, monsieur, retirez-vous !

HARRISSON.

Non, vous ne passerez pas !

GEORGES.

Encore une fois, Monsieur, retirez-vous !...

HARRISSON.

Non !.. (*Murray entre en scène.*)

GEORGES, furieux.

Tonnerre ! (*Il lève sa badine sur Harrisson.*)MURRAY, (*Il se précipite entre Georges et Harrisson.*)

Malheureux !...

GEORGES.

Pourquoi me dispute-t-on ma maîtresse ?

MURRAY.

Ta maîtresse !... qui ?... qui ?... Betty ! ah ! sors d'ici !... sors d'ici !.. je te classe... mais sors donc !.. (*Georges, furieux, brise sa badine en deux, en jette les morceaux et sort. — Betty tombe dans les bras d'Harrisson.*)

MURRAY.

Mon Dieu !... mon Dieu !... vous ne m'épargnez pas !...

BIDEAU.

ACTE IV.

Chez Lord Murray. — Un salon d'un aspect sévère. — A droite un guéridon. A gauche un canapé, derrière le canapé une petite table servie.

SCÈNE PREMIÈRE.

LORD MURRAY, seul. — *Il est assis près d'un guéridon où deux bougies achèvent de se consumer. — Le jour commence à paraître. — On entend sonner six heures à une pendule.*

Six heures ! voici le jour et Harrisson ne revient pas ! Ah ! je suis dans une mortelle inquiétude... lui serait-il arrivé malheur... (*Il sonne. — Tom entre.*) Eh bien !

TOM.

On n'aperçoit rien encore sur la route, Milord.

MURRAY.

C'est bien ! sitôt que vous verrez paraître monsieur Harrisson, ne manquez pas de m'avertir... Ah ! le village d'Hempton est bien à quinze milles de Londres, n'est-ce pas ?

TOM.

Oui, Milord.

MURRAY.

Monsieur Harrisson, avait-il un bon cheval ?

TOM.

Le meilleur de vos écuyers, Milord.

MURRAY.

C'est bien !...

TOM, regardant la table servie.

Milord n'a donc pas touché à son souper.

MURRAY.

Non, je n'ai besoin de rien... allez !... (Tom sort.) Pourvu que Harrisson soit arrivé à temps !... O Verley est malade, m'a-t-on dit ! voudra-t-il donner la preuve que je lui demande ? Ah ! j'aurais dû y aller moi-même. Mais non, je n'avais pas le courage de quitter ma fille. J'avais peur de la perdre encore une fois... Que cette aiguille marche lentement ! que le temps est long... cette nuit m'a semblé éternelle. (Il se lève et marche à grands pas.) Oh ! cette preuve ! cette preuve !... il me la faut, mon Dieu ! donnez-la moi ! qu'en ferai-je cependant ? ai-je bien pensé au scandale terrible qui en sera la suite ?... Eh bien ! oui, ce sera l'expiation de mon crime, car c'en est un ! A tout prix je dois rendre à ma fille le nom et la fortune qui lui appartiennent. Ah Georges, Georges, que d'espérances j'avais fondées sur toi. En vérité, je crois que je t'aimais de tous les remords de ma conscience ! et aujourd'hui encore malgré ma colère... mais non. Tout est perdu maintenant ! le jeu, la débauche, l'oisiveté, voilà sa jeunesse ! qu'attendre de l'avenir !... (Il se rassied.) Ah ! toutes ces idées m'accablent, me bouleversent ! mille contradictions se croisent dans ma tête. Je suis brisé... N'ai-je pas entendu ? Non rien !... Trompée, séduite, déshonorée par lui ! Pauvre enfant ! n'est-ce pas une fatalité ? Il y a vraiment de ces malheurs où les plus incrédules sont tentés de reconnaître le doigt de la Providence. (Se tournant vers un portrait accroché à la muraille.) Et toi, Marie ! Toi, sa pauvre mère ! me pardones-tu le malheur de ton enfant !... (Il se lève de nouveau.) Ah ! misérable Donald, c'est lui qui a tout fait, c'est lui qui est cause de tout ! misérable ! misérable !...

SCÈNE II.

MURRAY, BETTY.

BETTY, l'apercevant.

Ah !

MURRAY.

Vous Betty ?

BETTY.

Pardón, Milord, je croyais...

MURRAY.

Approchez mon enfant ! qu'avez-vous ? vous voilà toute tremblante. Avez-vous peur de moi ? (Il la fait asseoir près de lui sur le canapé.)

BETTY.

Oh ! non Milord, mais je croyais que monsieur Harisson...

MURRAY.

Il n'est pas encore revenu, Betty, mais en son absence, il m'a chargé de veiller sur vous, de le remplacer ! Voulez-vous bien m'accorder un peu de la confiance que vous avez en lui ?

BETTY.

Ah ! Milord, que vous êtes bon ! Mais monsieur Harisson reviendra bientôt n'est-ce pas ?

MURRAY.

Ce matin même, et pour ne plus vous quitter. Regardez-moi, je vous en prie, cela me fait grand plaisir de vous voir. J'aime la douceur de vos yeux. J'aime le son de votre voix. J'aime la tristesse de votre sourire. Hélas ! pauvres petites mains ! ce sont les rudes travaux qui les ont ainsi meurtries ! Elles redeviendront belles n'est-ce pas ? Je veux qu'elles redeviennent belles.

BETTY.

Mais vous m'avez donc pardonné ?

MURRAY.

Pardonné ! Et quoi mon Dieu ?

BETTY.

Hélas ! d'avoir osé l'aimer.

MURRAY.

Qui ? Georges ?

BETTY.

Oh ! pardonnez-moi, Milord, j'ai été coupable, je le sais bien. Mais si vous saviez à quelle charme irrésistible, à quel entraînement j'ai cédé ! non, il n'y a pas de devoir, il n'y a pas de reconnaissance que je n'oublie malgré moi, sous la puissance de son regard, et de sa voix. Hier encore, quand il voulait m'emmener, eh bien ! je n'avais pas la force de lui résister. En vain, je promets de le fuir, il n'a qu'à paraître et je sens que ma volonté se tait devant la sienne, et il me semble que mon âme passe toute en lui ! oh ! je sens bien toute ma folie ! Je suis indigne de lui, je le sais, mais il y a des choses où le cœur ne raisonne pas, Milord, et il croit toujours possible de s'élever à ce qu'il aime !

MURRAY, se levant.

Indigne de lui, dites-vous ! indigne de lui ! non Betty ! c'est lui qui est indigne de vous ! Qu'a-t-il donc fait ce Georges ? pour que vous l'aimiez ainsi ? Ce n'est pas pour le nom qu'il porte, n'est-ce pas ? Le nom ! — hasard ! sottise ! — Est-ce pour sa fortune ? Eh ! qui sait ce qu'elle dure ? Tout cela n'est qu'un jeu du sort ; aujourd'hui fils de lord Murray et demain !.. (A lui-même.) Mais demain ne m'appartient pas encore... attendons !

BETTY.

Mon Dieu ! vous m'effrayez, Milord !

MURRAY, se rassoyant près d'elle.

Vous, chère enfant ! vous que j'aime ! car vous comprenez bien que je vous aime, n'est-ce pas ? Ah ! Betty, permettez-moi de vous parler comme à ma fille. Je n'ai plus de fils, voyez-vous, il faut que vous le remplaciez ! Betty, mon enfant ! chère et bonne créature !

BETTY.

Mais Georges, votre fils ?

MURRAY.

Mon fils ! Non ! ne me parlez plus de lui ! jamais !

BETTY.

Oh ! ne l'accusez pas, il est bon je vous jure ; ses torts, il vous les fera oublier ! les jeunes gens se laissent entraîner, vous le savez bien ; mais un mot de tendresse les ramène. Si sa mère vivait encore, je suis sûre qu'elle vous dirait ce que je vous dis, Milord, et je vous parle au nom de sa mère.

MURRAY.

Sa mère ! qui donc. (Il montre le portrait.) Elle ? (Il se lève.)

BETTY, se levant et entourant lord Murray de ses bras.

Quoi ! c'est elle ! Eh bien ? regardez-la ; tenez, en ce moment même, il semble qu'elle me sourit pour m'encourager dans mes paroles, et me remercier de vous parler, comme je le fais.

MURRAY.

Oui, tu dis vrai ! elle te sourit, mais c'est parce qu'elle t'aime ! quelque part qu'elle soit, enfant, je te jure qu'elle t'aime ! (Il la serre dans ses bras et l'embrasse avec effusion.)

TOM entrant.

Milord, voici monsieur Harrisson, il descend de cheval.

MURRAY.

Enfin ! (Tom sort.) Laisse-nous, Betty. Nous avons à parler de choses graves — dans un instant nous te rejoindrons... et tout à l'heure peut-être... va ! va !

BETTY, courant à monsieur Harrisson qui entre.

Ah ! monsieur Harrisson ! (Elle l'embrasse.) Pardon, Milord, je me retire.

MURRAY.

A bientôt, mon enfant, à bientôt.

BETTY, à part.

Mon Dieu ! que se passe-t-il donc ?

SCÈNE III.

MURRAY, HARRISSON.

HARRISSON, s'asseyant.

Ah !

MURRAY.

Eh bien ?

HARRISSON.

Eh bien ! je suis arrivé trop tard.

Mon Dieu !

MURRAY.

Je n'en ai pas.

HARRISON.

— Le docteur était en agonie quand je suis allé dans sa chambre il râlait déjà, et je n'ai pu en obtenir une parole.

MURRAY.

— Ah non, tout est perdu !

Ce qu'il y a d'étrange, c'est que deux heures avant, il avait encore toutes ses facultés. Une visite qu'il venait de recevoir, m'a-t-on dit, l'avait laissé dans cet état.

MURRAY.

Une visite ?

HARRISON.

Oui, un étranger qui était venu le demander au milieu de la nuit et qui l'avait entretenu une heure. Ils s'étaient enfermés tous deux ; les gens de la maison avaient entendu quelques éclats de voix, puis l'étranger était ressorti de la chambre et remontant à cheval, il avait disparu comme l'éclair. Quand on est entré chez le docteur, il avait le délire.

MURRAY.

Ainsi, je n'aurai pas cette preuve ! Quoi ! il n'y avait donc pas moyen d'en tirer une parole, un mot d'écrit, un mot seulement ?

HARRISON.

Il se mourait, vous dis-je.

MURRAY.

Et je serai forcé de laisser à Georges un nom qu'il déshonore, une fortune qui n'est pas à lui. Ah ! Dieu me châtie cruellement !

HARRISON, se levant.

Dieu vous donne peut-être le moyen de tout réparer, mon ami.

MURRAY.

Que voulez-vous dire ?

HARRISON.

Oubliez-vous que Georges a séduit votre fille ?... Laissez-vous cette tache à votre enfant ? Je dis que Georges peut porter votre nom, et aussi qu'il peut le donner.

MURRAY.

Non !

HARRISON.

Mais la pauvre enfant l'aime, vous le savez bien.

MURRAY.

Je le sais, mais je dois être plus clairvoyant qu'elle, et repousser un mariage qui ferait le malheur de sa vie ! Georges est un débauché, et ne peut la rendre heureuse... Ce mariage, d'ailleurs, le voudrait-il ?

TOM, reparaissant.

Sir Georges demande à parler à Milord.

Sir Georges?

MURRAY.

HARRISON.

C'est à vous d'écouter ce que vous conseillez votre conscience. Adieu!

MURRAY.

A bientôt!... faites entrer sir Georges. *(Tous sortent à part.)*
Que vient-il me dire? *(Il s'assied. — Harrison sort par une porte latérale.)*

SCÈNE IV.

MURRAY, GEORGES, puis Betty.

MURRAY.

C'est vous, Monsieur! *(Georges salue d'un air froid et contenu.)*
Eh bien! que me voulez-vous? Est-ce votre pardon que vous venez chercher? Si cela est, c'est d'une autre façon que vous devriez vous présenter chez moi.

GEORGES.

Rassurez-vous, Monsieur, je ne viens demander de pardon à personne et vous pouvez être certain que, sans une affaire importante, je ne vous importunerais pas de mes visites.

MURRAY.

Ah!

GEORGES.

Assurément je regrette ce qui s'est passé entre vous et moi; mais je crois qu'il n'y a pas à y revenir. Voici donc ce que j'ai à vous dire. J'ai atteint depuis quelques jours ma majorité, Monsieur. Or, comme j'ai une fortune à moi, celle de ma mère, je viens vous demander son héritage.

MURRAY.

Votre mère! votre mère!

GEORGES.

Ne ma-t-elle pas laissé cinquante mille livres sterling environ?

MURRAY.

Ah! c'est pour me demander l'héritage de votre mère que vous rentrez dans ma maison?

GEORGES.

Eh bien! me contesterez-vous mes droits?

MURRAY.

Vos droits! *(Riant avec amertume.)* Ah! ah! ah! vos droits. Mais savez-vous qui est votre mère, seulement?

GEORGES.

Que voulez-vous dire?

MURRAY.

Vos droits! mais vous vous croyez donc le fils de lady Murray? Mais vous ignorez donc que vous n'êtes pas mon fils? Mais vous ne savez donc pas que vous êtes le fils d'une mendicante, recueillie chez moi par charité? et que je vous ai volé à

vosre mère pour avoir un héritier de mon nom? et que Dieu a châtié mon crime en faisant de vous ce que vous êtes, et que vous n'êtes pas mon fils, entendez-vous?... Vos droits!

BETTY, qui vient d'entrer en scène et qui a entendu ces derniers mots.

Mon Dieu!

MURRAY, l'apercevant.

Et voulez-vous savoir quel est mon enfant?... l'enfant de lady Murray? Eh bien! la voilà! c'est cette jeune fille que j'ai déshéritée pour vous, et que vous avez déshonorée?

BETTY.

Moi! moi!

MURRAY.

Oui, viens dans mes bras! c'est toi qui es mon enfant! c'est toi qui es mon sang! c'est toi que j'aime. (*Il la presse dans ses bras. — A Georges.*) Vous! vous êtes le fils d'un portefaix qui se nommait Hogart et de je ne sais quelle femme qui mentait à ma porte! voilà ce que vous êtes, Monsieur! Ah! vous vous taisez maintenant, vous ne parlez plus de vos droits. Eh bien! rassurez-vous à votre tour! La preuve de sa naissance et de la vôtre, cette preuve que je paierais de mon sang aujourd'hui, je ne l'ai pas et je ne puis plus l'avoir! et c'est mon éternel regret! Et vous continuerez à porter ce nom qui n'est pas à vous! et je vous rendrai cet héritage qui ne vous appartient pas! Et maintenant, allez rire avec vos amis de la honte d'une jeune fille et de la douleur d'un vieillard, allez, monsieur Hogart, allez!

BETTY.

Mon père! par pitié!..

MURRAY.

Viens, Betty, viens, et laissons-là cet homme; il ne m'est plus rien! je ne veux plus le connaître! je ne le connais pas!

SCÈNE V.

GEORGES, seul.

(Après un long silence.) Grand Dieu! Que viens-je d'apprendre? Suis-je le jouet d'un rêve? suis-je devenu fou? Mais non... c'est bien lord Murray qui m'a parlé! sa voix résonne encore à mon oreille!.. Betty était pendue à son cou! Non, ce n'est pas un rêve! c'est le réveil. Ah! je cherche à rassembler dans ma tête toutes les choses terribles qu'il m'a dites, et je ne le peux pas! Une fortune qui ne m'appartient pas, un nom qui n'est pas à moi! De quel front marcher dans la rue, maintenant? Qui suis-je? Une preuve, a-t-il dit? quelle preuve? Est-ce qu'il en a besoin? Est-ce qu'il croit que je viendrai le reprendre, cet argent odieux! Ah! comme il m'a parlé! comme il m'a écrasé de sa colère et de son mépris! Mon père! Mon père! Mais non! ce n'est pas lui, mon père!.. C'est ce portefaix, ce Hogart! N'est-ce pas là le nom qu'il a prononcé! Allons, humilie ton orgueil, Geor-

ges Murray ! Baisse la tête... Hogart ! voilà ton nom ! Que devenir ? que faire ? Je suis perdu ! Dans quel lieu me cacher où je ne sois poursuivi de l'insultante pitié de mes amis ? Mes amis ! quelle dérision ! des compagnons de débauche, qui m'ont aidé à dépenser follement ma jeunesse, et qui, demain, ne se souviendront même plus de moi ! Où m'a-t-elle conduit, leur amitié ? Quels conseils m'ont-ils donné ! quels exemples ? « Tu es riche, jette ton argent par les fenêtres ! tu es jeune, amuse-toi ! Un nom, la fortune, voilà tout ce qu'il faut ! ne t'embarrasse pas du reste. » Le résultat, le voilà : Un homme inutile, et qui ne saura pas même gagner sa vie ! Ah ! fausse amitié ! libertinage ! luxe insolent ! vanité ! paresse ! plaisirs maudits ! c'est vous qui m'avez perdu ! c'est vous ! (*Il tombe, accablé, sur un fauteuil.*)

SCÈNE VI.

GEORGES, WILLIAMS.

WILLIAMS.

Pardon, excuse, Monsieur, c'est qu'avant de partir je venais voir un peu par ici...

GEORGES.

Williams !

WILLIAMS.

Oui, sir Georges, mais ce n'est pas pour vous que je viens !...

GEORGES.

Sir Georges, dis-tu, pourquoi m'appelles-tu sir Georges ?

WILLIAMS.

Hein ?

GEORGES, comme frappé d'une idée subite.

Ne parlais-tu pas de repartir tout à l'heure.

WILLIAMS.

Oui, sir Georges, pour la fabrique de M. Wilson... car c'est notre patron à présent !...

GEORGES.

Eh bien ! attends encore... fais tes adieux à Betty et viens me rejoindre ici, j'ai à te parler.

WILLIAMS.

Qu'est-ce qu'il peut donc avoir à me dire ? (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

GEORGES, puis DONALD.

GEORGES.

Allons, avant de quitter cet hôtel pour toujours, deux mots à Betty. (*Il entre dans une chambre voisine.*)

DONALD, entrant en scène par le fond. — *Il est couvert de poussière et paraît accablé de lassitude.*

Ouf ! je n'en puis plus ! je suis mort ! Maudit cheval ! me laisser en route !... Il est vrai que trente milles en une nuit !... Enfin, il ne les fera plus... (*Il se laisse tomber sur le canapé.*)

Ah ! ah ! j'ai là ce que je voulais !... A nous deux, sir Georges ! à nous deux, lord Murray !... Je vous tiens !... (*Apercevant la table servie.*) Mais, qu'est-ce que cela ? Un en cas complet !... Et moi qui n'ai pas pris le temps de manger depuis hier !... Serait-ce le déjeuner de Georges !... Bah ! entre amis !... Ce pâté a un parfum !... (*Il le goûte.*) Il est au marcassin !... (*Tout en mangeant.*) Parbleu ! sir Clarke ! te voilà sur le grand chemin de la fortune, mon ami !... C'est la poule aux œufs d'or que tu tiens-là dans ta poche !... Il s'agit de la faire pondre !... Quel coquin que ce Donald !... j'en ris moi-même... (*Il boit et continue à boire fréquemment pendant toute la scène.*)

GEORGES, dans la coulisse.

Tom !... (*Il rentre en scène.*) Tom !... (*Apercevant Donald.*) Sir Clarke !...

Bonjour !

DONALD.

Que faites-vous là ?

GEORGES.

Je mange.

DONALD.

Comment ?

GEORGES.

Avec appétit je vous jure.

DONALD.

Vous osez ?..

GEORGES.

DONALD.

Que voulez-vous, j'ai une faim du diable ! et ce pâté avait un parfum... Est-ce que c'est votre déjeuner par hasard ? Ah ! ah ! je vous demande mille pardons !.. asseyez-vous donc là s'il vous plait.

GEORGES.

Monsieur !..

DONALD.

Sans façon.

GEORGES.

Eh ! Monsieur !

DONALD, buvant.

Excellent ! Eh bien ! vous ne vous asseyez pas ! Qu'avez-vous donc ? vous paraissez tout bouleversé.

GEORGES.

Je vous ordonne de sortir à l'instant.

DONALD.

Allons donc ! ce que vous dites-là n'est pas poli, mon cher ! je dirai plus, ce n'est pas prudent.

GEORGES.

Hein ?

DONALD.
Non, ce n'est pas prudent ! vous devriez avoir plus d'égards pour moi, je suis un homme à ménager.

GEORGES.
Vous ?

DONALD.
Certainement ! D'ailleurs, de quel droit voulez-vous me mettre à la porte ? je ne suis pas chez vous.

GEORGES.
Plais-t-il ?

DONALD.
Je suis chez lord Murray et je viens causer avec lui d'affaires très-graves. Connaissez-vous le docteur O'Verley ?

GEORGES.
Le docteur O'Verley ?

DONALD.
Vous ne le connaissez pas ? eh bien il vous connaît lui ! il a joué son rôle dans un petit drame qui s'est passé ici le jour même de votre naissance.

GEORGES, à part.
Que dit-il ?

DONALD.
Donnez-vous donc la peine de vous asseoir, je vais vous conter cela.

GEORGES, se rapprochant de Donald.
Le docteur O'Verley dites-vous ?

DONALD, buvant toujours.
Votre vin est excellent !... Un soir donc, une pauvre femme qui se nommait Mme Hogart...

GEORGES.
Est-ce pour m'apprendre que je ne suis pas le fils de lord Murray que vous êtes venu.

DONALD.
Hein ? vous savez ?...

GEORGES.
Continuez !

DONALD.
C'est inutile puisque vous savez.

GEORGES.
Continuez, vous dis-je.

DONALD.
Savez-vous aussi de quels sentiments lord Murray est animé à votre égard ?

GEORGES.
Oui, Monsieur !..

DONALD.
Ah ! bah !

GEORGES.

Je vous dirai plus, si lord Murray avait la preuve de mon origine, il me déshériterait au mépris du scandale qui en pourrait résulter.

DONALD, qui commence à se griser.

Vraiment! Eh bien! ce que vous ne savez pas c'est que j'ai cette preuve, moi.

GEORGES.

Vous ?

DONALD.

Moi.

GEORGES.

Buvez donc, je vous prie.

DONALD.

Vous êtes trop bon! brrr! j'ai la tête en feu.

GEORGES.

TOM I (*Tom paraît.*) approchez cette table! (*Tom place la table devant Donald.*) Une seconde bouteille!... (*Tom sort. — Georges s'assied près de Donald.*) Ah! vous avez cette preuve ?

DONALD.

Oui, sir Georges.

GEORGES.

Et comment cela s'il vous plaît ?

DONALD.

Comment cela ? (*Tom rentre avec une bouteille à la main.*) Non je n'en veux plus.

GEORGES, (*à Tom.*)

Laissez toujours. (*Tom pose la bouteille et sort.*)

DONALD.

Ce diable de vin me trouble les idées, je vous parlais du docteur O'Verley tout à l'heure. Eh bien! c'est lui qui a fait le coup de concert avec Milord.

GEORGES.

Ainsi il y a eu substitution d'enfants.

DONALD, de plus en plus gris.

Substitution d'enfants, vous l'avez dit.

GEORGES.

Et comment donc avez-vous su tout cela ?

DONALD.

C'est bien simple, il y a des portes dans le monde.

GEORGES.

Des portes ?

DONALD.

Eh oui, pour cacher ceux qui écoutent... (*D'un air sombre.*) C'est égal sir Georges! c'est une bassesse indigne d'un homme d'écouter aux portes, vous ne trouvez pas? Enfin n'importe! j'ai tout entendu.

GEORGES.

Quoi ? Tout ?

DONALD, *s'attendrissant par degrés*.

La confession de votre père... ou plutôt... enfin de lord Murray, ici même, hier ; oui, je l'ai vu s'humilier en pleurant devant son vieil ami, M. Harriison, un homme vertueux celui-là ; la vertu ! oh ! la vertu !... Ah ! je le connaissais bien leur docteur O'Verley, et comme vous aviez refusé de me prêter de l'argent, je vous avoue une chose, mon ami, j'ai pris un cheval. Donnez-moi à boire. Et je suis allé lui demander ce qu'il me fallait.

GEORGES.

Pourquoi ?

DONALD, *fondant en larmes*.

Pour que vous me prêtiez de l'argent pardieu ! Tenez, je suis sûr que vous me méprisez, Monsieur !

GEORGES.

Moi ! quelle idée !

DONALD.

Savez-vous que c'est affreux la mort ? je l'ai trouvé presque à l'agonie, ce vieillard ! d'abord il m'a refusé mais j'ai tenu bon ! j'ai été lâche ! je lui ai parlé de la vertu, des remords, du ciel, de l'enfer... est-ce que je sais, moi ? Enfin je l'ai épouventé, et il m'a donné ce que je lui demandais.

GEORGES.

Buvez !

DONALD, *se levant et chancelant*.

Je vois encore sa grande figure pâle avec ses yeux hagards... un vrai spectre de la mort ! C'est que nous y passerons tous, savez-vous ?

GEORGES, *à part en se levant*.

Je le tiens.

DONALD.

Ah ! Dieu est juste ! Il récompense le crime et punit l'innocence ! cela est certain.

GEORGES.

Ainsi c'est pour la vendre que vous êtes allé chercher cette preuve qui peut me perdre.

DONALD, *tout à fait ivre*.

Moi ? qui est-ce qui a dit cela ? suis-je un misérable ! vous perdre ! vous, sir Georges, vous le fils de mon ancien maître.

GEORGES.

Comment ?

DONALD.

N'est-ce pas moi qui vous faisais sauter sur mes genoux quand je n'étais encore que l'intendant de milord ? Il y a longtemps de cela, vous ne vous en souvenez plus. Mais moi je m'en souviens toujours. Vous perdre ! cher enfant !

GEORGES, à part.

Comment! ce drôle a été l'intendant de lord Murray?

DONALD, tirant un papier de sa poche.

La voilà cette preuve, et je l'ai prise pour que personne autre ne la prenne, et je vais la déchirer, et il n'en restera plus, entendez-vous? aussi vrai que je m'appelle Donald!

GEORGES.

Non, donnez-moi ce papier.

DONALD.

Pourquoi faire, puisque je le déchire.

GEORGES.

Je vous en prie.

DONALD.

Eh bien! oui... alors... mais je vous le donne pour rien, voyez-vous? Vous m'avez donné de bon vin, eh bien! moi je vous le donne pour votre bon vin. Où est-il le Madère?

GEORGES.

Voyons, Donald, voyons, ce papier!

DONALD.

Il m'appelle par mon nom; est-il gentil. (Il fait mine de l'embrasser.) Ah! c'est que je vous aime, moi! c'est vrai au moins qu'il y a des gredins qui vous le vendraient!... canailles!... mais moi, voilà!... pur comme l'or! ainsi que l'amitié qui nous lie. (Il lui donne le papier.)

GEORGES.

Enfin! (Il sort rapidement.)

DONALD, avec désespoir.

Ah! si je pouvais aussi bien rendre tout l'argent que j'ai volé. Mon Dieu! mon Dieu! (Il va tomber sur le canapé, en entraînant avec lui la table et tout ce qu'elle porte.)

SCÈNE VIII.

MURRAY, HARRISSON, DONALD, puis BETTY.

MURRAY, entrant suivi d'Harrisson.

Tout est fini entre nous, vous dis-je; je ne veux plus le revoir.

HARRISSON.

Mon ami...

MURRAY.

J'irai moi-même au village d'Hempton dès ce soir, et peut-être trouverai-je ce que je veux parmi les papiers du docteur O'Verly. — Faites tout préparer pour mon départ! (Harrisson sort.)

DONALD, à moitié endormi.

Hein?

MURRAY, se retournant.

Donald!

DONALD.

Le docteur O'Verly! Il est mort ce pauvre docteur!

Que dit-il? *(Murray se précipite vers le docteur.)*

Il est mort entre mes bras.

MURRAY, le saisissant à la gorge.

Entre les bras! Mais alors, c'est donc toi, misérable, qu'on a vu entrer cette nuit dans la chambre du docteur? Que venais-tu chercher-là? que s'est-il passé entre vous? qu'as-tu demandé à ce moribond?

Hô!!

Parle donc!

Je ne peux pas, vous m'étranglez!

Parle!

Georges vous le dira, c'est lui qui a le papier.

Quel papier?

Le papier signé par le docteur, la preuve de... vous savez bien, la preuve qu'il vous fallait, enfin!

C'est pour avoir cette preuve que tu es allé chez le docteur?...

Oui.

Tu savais donc!...

Je savais tout.

Et ce papier, tu l'as vendu à Georges?

Vendu! si donc, milord! je le lui ai donné pour rien.

Misérable! *(Il tonne. Tom paraît.)* Voyez si Georges est encore dans l'hôtel, et dites-lui que j'ai à lui parler sur-le-champ.

Sir Georges m'a donné l'ordre de lui faire seller un cheval; je crois qu'il a quitté l'hôtel.

Je m'en doutais. C'est bien. *(Tom sort.)* Oui, maintenant que cette preuve est entre ses mains, je comprends qu'il ait hâte de partir... de fuir comme un voleur!

BETTY, qui vient d'entrer en scène.

Un voleur... Qui donc, milord ?

MURRAY.

Georges, qui vient de te dépouiller.

BETTY.

Lui ! non, ce n'est pas possible ! non, je ne le crois pas !

HARRISSON, reparaissant.

Milord !...

MURRAY.

Qu'y a-t-il ?

HARRISSON.

Voici une lettre que sir Georges a laissé pour vous avant de partir.

MURRAY.

Pour moi... donnez. (*Il prend la lettre, la déplie, et lit.*)

« Milord,

« Avant de quitter cette maison, il me reste un dernier devoir
 » à remplir. Cette preuve que vous regrettiez de ne pas avoir,
 » je l'ai trouvée aux mains d'un misérable ! Je vous la renvoie,
 » elle est à vous et vous ne me devez plus rien.

» GEORGES HOGART. »

BETTY.

Ah ! je vous le disais bien, moi, que ce n'était pas un malhonnête homme.

DONALD, se réveillant.

Hein ? il n'y a que moi d'honnête homme !

BIDEAU.

ACTE V.

Même décoration qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

WILLIAMS, BOB, OUVRIERS, puis WILSON.

(*Les ouvriers apportent des bancs et s'occupent à orner les galeries de guirlandes et de girandoles.*)

WILLIAMS, survenant.

Eh bien ! les amis, où en sommes-nous ? La besogne avance-t-elle ?

UN OUVRIER.

Voilà les bancs en place, M. Williams !

BOB.

Dites-donc, M. Williams, c'est donc qu'il s'agit d'une fête ?

WILLIAMS.

Oui, mon garçon, tu as mis le doigt dessus. Il s'agit d'une petite fête à l'occasion de... chut. Voici le patron!

WILSON, *entrant en scène.*

Bonjour, mes amis, bonjour Williams!

WILLIAMS.

Bonjour, M. Wilson.

WILSON.

Je ne vois pas John!

WILLIAMS.

John! oh, oh! m'est avis qu'il ne doit pas être bien loin. Il ne sort pas souvent de la fabrique celui-là. Depuis tantôt un an qu'il est ici, je suis sûr qu'il n'a pas mis deux fois le pied dehors.

BOB.

Le fait est qu'il n'aime guère à prendre l'air, l'ami John!

UN OUVRIER.

Et il ne se croise pas souvent les bras.

TOUS.

C'est vrai!

WILLIAMS.

Sans parler d'un tas d'autres qualités à lui particulières. Bref, c'est le meilleur de nous tous!

TOUS.

Oui! oui!

WILSON.

John est un bon ouvrier, mes amis, et vous êtes tous d'honnêtes gens. Je n'oublierai pas ce que je vous dois. C'est vous qui m'avez sauvé.

WILLIAMS.

Ne parlons plus de cela, M. Wilson. Chacun de nous a fait son devoir comme il a pu. Il n'y a pas de quoi nous remercier. (*Aux ouvriers.*) — Allez mettre vos habits du dimanche, mes amis, et revenez tout à l'heure faire un tour par ici, on aura quelque chose à vous dire.

BOB, à Williams.

Quoi donc?

WILLIAMS.

Va te faire friser. Je te dirai ça quand tu te seras fait friser.

BOB.

J'y vas.

TOUS.

Bonjour, M. Wilson! (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

WILSON, WILLIAMS.

WILLIAMS.

C'est pardieu vrai que vous avez de braves gens dans votre fabrique, M. Wilson. Je ne veux certainement pas humilier les autres, mais je déclare qu'il n'y en a pas beaucoup comme ça ailleurs ! Ce qui prouve bien que les bons patrons font les bons ouvriers, soit dit sans vous flatter. Quand sir Dudley dirigeait cette fabrique, voyez-vous, les machines elles-mêmes avaient l'air de faire leur besogne en rechignant, et les ouvriers grognaient toujours un peu entre eux. Depuis que vous êtes ici, au contraire, tout va tout seul et personne ne se plaint : pour quoi ça ? Tout simplement parce que vous êtes la meilleure pâte d'homme qui soit sur la terre, M. Wilson, et que vous savez ce que c'est que le métier, tandis que l'autre... Enfin suffit ! je ne suis pas fâché du changement ; et si vous êtes content de moi, tout est pour le mieux.

WILSON.

Tout est pour le mieux en effet, mon garçon, voilà les murs de notre fabrique relevés, de nouvelles machines ont remplacé celles que nous avons perdues, les commandes arrivent de tous côtés, chacun de vous travaille avec courage ; c'est à toi, c'est à John que je dois mon salut. Sans vous j'étais ruiné, déshonoré, perdu.

WILLIAMS.

Il est vrai de dire que nous avons passé là par un mauvais moment, et qu'il y a eu un fameux coup de collier à donner pour remettre les choses en train ; mais bah ! puisque le mal est réparé, n'y pensons plus.

WILSON.

J'y penserai toute ma vie pour vous remercier, toi surtout, et ton ami John que le ciel semble avoir amené tout exprès ici pour donner aux autres l'exemple du courage et du dévouement.

WILLIAMS.

Pour ce qui me concerne, voyez-vous, c'est tout simple, je suis habitué au travail, il n'y a rien à dire ; quant à John... c'est une autre affaire — on peut lui savoir gré de ce qu'il a fait, parce que...

WILSON.

Parce que ?

WILLIAMS.

Dame ! parce qu'il n'est pas solide comme moi, lui ! et qu'il n'a peut-être pas toujours fait le métier qu'il fait aujourd'hui, on ne sait pas, vous savez ! on voit des choses si... Et puis il y a des événements, des circonstances... enfin, c'est comme ça dans le monde, il faut s'attendre à tout.

Que veux-tu dire ?

Rien ! vous en apprendrez aujourd'hui plus que vous ne croyez.

Comment ?

Seul ! avec votre permission, monsieur Wilson, j'ai invité trois personnes à votre petite fête.

Eh bien ?

Eh bien ! j'espère qu'elles viendront, parce que la demoiselle à qui j'ai écrit... vous verrez ça.

Explique-toi.

Motus ! voici l'ami John !

SCÈNE III.

LES MÊMES, GEORGES, en costume d'ouvrier.

GEORGES, à part.

Non ! je ne me suis pas trompé, c'était elle.

Qu'a-t-il donc ?

Ah ! monsieur Wilson !

Nous parlions de vous.

Oui, monsieur Wilson me demandait...

J'aurais quelques mots à vous dire, John, au sujet d'une affaire sur laquelle je veux vous consulter. Voulez-vous me suivre dans mon cabinet ?

Je suis à vos ordres, monsieur Wilson. *(Bas à Williams.)* Je viens de reconnaître Arabelle, j'espère qu'elle ne m'a pas aperçu. Si l'on vient de sa part te demander de mes nouvelles, dis que tu ne m'as jamais revu, que tu ne sais ce que je suis devenu.

Soyez tranquille.

Eh bien !

Je vous suis.

Tu viendras me chercher quand tes camarades seront ici.

WILLIAMS.

Oui, monsieur Wilson ! (*Wilson et Georges sortent.*)

SCÈNE IV.

WILLIAMS, puis ARABELLE et DONALD.

WILLIAMS.

Arabelle ! que le diable l'emporte ! Je ne lui ai pourtant pas envoyé de lettre d'invitation, à elle, qu'est-ce qu'elle vient chercher par ici ?

ARABELLE, *entrant.*

Je vous dis que c'est lui.

DONALD, *il est habillé en domestique de grande maison et tient à la main l'ombrelle de miss Arabelle.*

Non !

ARABELLE.

Plait-il ?

DONALD, *s'inclinant.*

Pardon ! — Je m'oublie.

WILLIAMS.

Eh ! mais, la voilà ! (*Il se tient à l'écart.*)

ARABELLE.

Je l'ai parfaitement reconnu malgré son déguisement.

WILLIAMS, *à part.*

Avec qui diable est-elle ? j'ai déjà vu cette figure-là.

ARABELLE.

Il est entré ici, j'en suis sûre.

DONALD.

Non !

ARABELLE.

Plait-il ?

DONALD.

Pardon ! Je m'oublie.

ARABELLE.

Ah ! ça mais, vous vous oubliez souvent Donald ! — qu'est-ce que cela veut dire ! (*Donald joue avec l'ombrelle.*) Tenez donc mon ombrelle mieux que cela ! je vous avertis que je suis très-mécontente de vous, et que si vous ne remplissez pas mieux votre emploi, nous nous lâcherons. Jouez votre nouveau rôle en conscience, ou je vous congédie. Tant pis pour vous si vous retombez après dans le ruisseau... je ne me charge plus de vous ramasser... vous voilà prévenu.

WILLIAMS, *à part.*

Décidément ! je connais ce gaillard-là.

ARABELLE.

Vous savez à quelles conditions j'ai consenti à vous emmener avec moi ? vous étiez sans ressource, vous n'aviez pas diné depuis plus de trois jours. Lord Murray pouvait vous faire jeter en prison... vous ne saviez plus enfin à quel saint vous vouer... et vous êtes venu à moi me conter vos infortunes. J'aurais pu

vous mettre à la porte pour vous punir d'avoir osé, dans des jours meilleurs, aspirer à... enfin je n'ai pas voulu me rappeler cela... et j'ai eu pitié de vous. Je vous ai remis à neuf des pieds à la tête. Je vous ai nourri et logé chez moi ; vous m'avez promis de votre côté de vous tenir à votre place, de ne jamais oublier que vous n'étiez plus sir Clarke et de me servir en bon serviteur. Vous remarquerez que je dis bon et non pas honnête : je n'ai pas voulu trop exiger de vous. Eh bien ! souvenez-vous de tout cela et ne vous avisez plus de me contredire, ou je vous abandonne à votre mauvais sort.

WILLIAMS, *à part.*

Sir Clarke ! Donald !... c'est bien cela. Je le reconnais maintenant, John m'a parlé de ce coquin-là... (*Riant.*) Ah ! ah ! ah !

DONALD, *se retournant.*

Hein ?

ARABELLE, *s'avançant vers Williams.*

Dites-moi...

WILLIAMS.

Ah ! ah ! ah !

ARABELLE...

Pourquoi riez-vous ?

WILLIAMS.

C'est votre laquais qui me paraît drôle.

ARABELLE, *à Donald qui, en cherchant à se dissimuler, se rencontre dos à dos avec elle.*

Prenez donc garde !

DONALD.

Pardon !

WILLIAMS.

Ah ! ah ! ah !

ARABELLE.

Cette fabrique n'appartient-elle pas à sir Dudley ?

WILLIAMS.

Plus maintenant, Madame ! sir Dudley l'a cédée à monsieur Wilson !

ARABELLE.

Ne connaissez-vous pas ici quelqu'un du nom de Georges ?

WILLIAMS.

Non, Madame, je m'appelle Williams.

ARABELLE.

Vous êtes sûr ?...

WILLIAMS.

Parbleu ! il y a à peu près trente ans que je m'appelle comme ça.

ARABELLE.

Williams !... mais je vous ai déjà vu...

WILLIAMS.

C'est possible !

ARABELLE.

Le jour où je suis venue visiter cette fabrique avec...

WILLIAMS.

Avec Monsieur.

ARABELLE, à Donald.

Avec vous ?

DONALD.

Oui, ma chère.

ARABELLE.

Plait-il ?

DONALD.

Pardon, je m'oublie.

WILLIAMS.

Il s'appelait sir Clarke dans ce temps-là.

ARABELLE.

Vous croyez ? (*Bas à Donald.*) Ne dites rien, rendez-moi mon ombrelle et allez m'attendre à la porte. (*Elle prend son ombrelle des mains de Donald.*)

WILLIAMS, le saluant.

Sir Clarke !... A propos, quand on vous pendra, soyez donc assez bon pour me faire prévenir.

DONALD.

Plait-il ?

ARABELLE.

Mais allez donc ! (*Donald s'incline et sort.*)

SCÈNE V.

ARABELLE, WILLIAMS, puis GEORGES.

ARABELLE.

Monsieur Williams.

WILLIAMS.

Madame.

ARABELLE.

Je suis sûre qu'il est ici maintenant.

WILLIAMS.

Qui donc ?

ARABELLE.

Sir Georges, vous le savez bien.

WILLIAMS.

Je suis fâché de dire à madame que madame est dans l'erreur.

ARABELLE.

Je l'ai vu, vous dis-je.

WILLIAMS.

Madame m'étonne.

Williams !

GEORGES, *du dehors.*

Hein ?

ARABELLE.

Ah ! diable !

WILLIAMS, *à part.*

Williams !

GEORGES.

Ah !.. j'étais bien sûre de ne pas m'être trompée.

ARABELLE.

GEORGES, *entrant.*

Arabelle ! (*A part.*) Morbleu !

WILLIAMS, *à demi-voix.*

Ma foi, c'est de votre faute, arrangez-vous comme vous pourrez maintenant.

ARABELLE.

Mais venez donc, Georges, je vous en prie.

GEORGES, *à Williams.*

Laissez-nous.

WILLIAMS, *à part.*

Pourvu quelles ne se rencontrent pas. (*Haut.*) Allons, je vais retrouver sir Clarcke, moi !

GEORGES.

Sir Clarcke !

WILLIAMS, *s'éloignant.*

Sir Clarcke ! eh ! sir Clarcke !.. je vais le présenter aux camarades. (*Il sort en courant.*)

SCÈNE VI.

GEORGES, ARABELLE.

GEORGES.

Comment ! sir Clarcke vous accompagne ?

ARABELLE.

Oui, il me suit partout maintenant, je suis fâché de ne pas l'avoir retenu ici, vous auriez ri !.. Il est très-bien dans ses nouveaux habits... c'est décidément un très-beau laquais... j'en suis fière.

GEORGES.

Un laquais ?

ARABELLE.

Oui. Je l'ai pris à mon service, il porte ma livrée, noir et vert, c'est très-joli... sans moi il serait mort de faim, ou bien il se promènerait à moitié nu, ce qui serait fort laid. C'est à vous qu'il doit ce changement de fortune, il parait que vous lui avez enlevé un papier précieux qui devait l'enrichir. Je ne sais plus quoi, il ne m'en a dit que deux mots, parce que votre père lui avait promis de lui casser la tête, s'il parlait, à ce qu'il m'a conté... Bref, il vous en veut beaucoup. Enfin, ce n'est pas de cela qu'il s'agit... parlons de vous, qu'est-ce que vous faites donc ici, mon pauvre ami ?

GEORGES.

Mais, vous le voyez, je suis ouvrier...

ARABELLE.

Quelle plaisanterie!

GEORGES.

Je ne plaisante pas.

ARABELLE.

Mais cela n'est pas possible!

GEORGES.

Pourquoi donc? c'est pourtant bien simple... Je me suis ennuyé de la vie que je menais là-bas, et j'ai voulu changer d'existence, voilà tout.

ARABELLE.

Mais c'est un caprice qui ne vous durera pas, qui ne peut pas vous durer. Est-ce que votre père vous a maudit, par hasard? Quand je vous le disais... cela porte malheur! Voyons, avouez que vous avez pris ce parti-là pour le faire enrager. Et que vous ressemblez à ces enfants boudeurs, qui ne veulent pas rentrer au salon quand on les a envoyés à la cuisine.

GEORGES.

Pour vous détromper, ma chère, sachez que mon père ignore même où je suis, et je n'ai qu'un désir, c'est de le laisser ignorer à tout le monde.

ARABELLE.

C'est donc pour cela que vous avez fui si brusquement tout à l'heure en m'apercevant au fond de ma voiture.

GEORGES.

Justement, et je vous prie en grâce de ne pas trahir mon incognito.

ARABELLE.

Vous êtes fou! je pars pour l'Italie, vous allez m'accompagner.

GEORGES.

Moi?

ARABELLE.

Allons, faites un peu de toilette, reprenez un frac, mettez des gants, redevenez gentilhomme et venez avec moi, je vous emmène; c'est dit! vite!..

GEORGES.

En vérité vous êtes une charmante personne, Arabelle, et je vous remercie des offres que vous me faites!.. Mais voyez mon ingratitude, je refuse.

ARABELLE.

Sérieusement?

GEORGES.

Sérieusement. Au reste, s'il faut tout vous dire, je ne veux pas quitter l'Angleterre.

ARABELLE.

Ah! bah! pourquoi? qui vous y retient? ce n'est pas la ten-

dresse paternelle, je suppose... Serait-ce Betty? mais vous l'avez quittée assez brusquement, à ce qu'on m'a raconté; d'ailleurs sans trop connaître le fond des choses, elle ne me paraît pas se conduire bien loyalement avec vous, et la voilà singulièrement installée à l'hôtel de votre père, depuis votre départ. Savez-vous bien que c'est une fort belle demoiselle à l'heure qu'il est, et de la tournure la plus aristocratique du monde... Est-ce que par hasard, votre père aurait la fantaisie de l'adopter? Vous êtes tous si bizarres dans votre famille, que cela ne m'étonnerait pas de sa part. Et puis, c'est votre faute, vous ne dites rien et je finis par me perdre, moi, dans est écheveau de fil que vous embrouillez à l'envie, tous tant que vous êtes. Enfin pour en revenir à Betty, vous ne l'aimez plus, pas vrai?

GEORGES.

Eh pardieu! si, je l'aime! ah tenez! je ne voulais pas vous le dire, mais vous m'y forcez. Oui! je l'aime et je me trouve séparé d'elle par des obstacles insurmontables, car il s'agit de délicatesse et d'honneur. (*Montrant à Arabelle une petite croix qu'il porte attachée au cou.*) Voyez-vous cette petite croix? c'est elle qui me l'a donnée? Eh bien! c'est ma seule richesse! Je l'aime, vous dis-je, et si j'ai un chagrin c'est de penser qu'à l'heure où je parle, peut-être elle ne songe seulement plus à moi. L'argent est parfois un dissolvant si terrible pour les choses de cœur! hélas! je sais cela, moi, et voilà toute ma crainte, c'est qu'elle n'arrive à me ressembler... Ah! si j'ai fait souffrir ton cœur, ma pauvre Betty; tu es bien vengée; car je t'aime à mon tour de toutes les forces de mon âme, et je n'ose plus te le dire.

ARABELLE.

Pauvre garçon!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, DONALD.

DONALD, *entrant précipitamment en scène.*

Madame! madame!

ARABELLE.

Eh bien! quoi? qu'y a-t-il?

DONALD.

Corbleu! j'en suis encore tout ému! vous ne savez pas qui je viens de rencontrer à la porte.

ARABELLE.

Non, si tu ne le dis pas.

DONALD.

Lord Murray, le respectable M. Harrisson et Mlle Betty.

GEORGES.

Hein?

DONALD.

Aie!

Lord Murray, dis-tu ?

GEORGES.

Ah ! ça mais je tombe de Charybde en Scylla ici.

DONALD, à part.

GEORGES.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

ANABELLE.

Donald !..

DONALD.

Ma chère ?

ANABELLE.

Platt-il ?

DONALD.

Pardon ! je m'oublie.

ANABELLE.

Prenez mon ombrelle et suivez-moi. — Adieu Georges.

GEORGES.

Adieu, Madame, je vous remercie encore une fois, et je vous supplie d'excuser mes refus.

ANABELLE.

Bah ! je ne vous en veux pas, mon pauvre ami, mais je vous plains... Allons Donald ! *(Elle sort.)*

DONALD, s'avançant vers Georges.

Si mes habits sont changés, mon cœur est resté le même !

GEORGES, avec hauteur.

Platt-il ?

DONALD.

Pardon ! je m'oublie ? *(Il tourne le dos, il s'éloigne en courant, et heurte Williams au fond du théâtre.)*

WILLIAMS.

Dites-donc, vous ! faites donc attention groom !

DONALD.

Hein ?.. *(Ils se mettent en position pour boxer, après quelques feintes, Donald prend ses jambes à son cou et disparaît.)*

SCÈNE VIII.

WILLIAMS, GEORGES.

WILLIAMS, regardant sortir Donald.

Laquais !

GEORGES.

Williams !

WILLIAMS.

Quoi ?

GEORGES.

Sais-tu que lord Murray est ici avec Betty et M. Harrisson ?

WILLIAMS.

Mais...

GEORGES.

Comment cela ce fait-il ? pourquoi sont-ils venus ? Est-ce que tu m'as trahi ?

WILLIAMS.

Permettez...

LES OUVRIERS, dans la confusion.

Eh ! Williams ! Williams !

WILLIAMS.

Mais, parbleu ! le voici, qui vous répondra lui-même.

GEORGES.

Que le diable l'emporte ! (Il sort.)

WILLIAMS.

Comment il s'en va !

SCÈNE IX.

WILLIAMS, BOB, ouvriers, puis MURRAY, HARRISSON, WILSON, BETTY.

BOB.

Dis donc, Williams, voilà un milord.

WILLIAMS.

Parbleu !

BOB.

Comment ? parbleu ?

WILLIAMS.

C'est moi qui l'ai invité.

BOB.

Oh ! ce genre !.. Tu connais des milords, toi ?

WILLIAMS.

Un peu, mon fils.

UN OUVRIER.

Et cet autre vieux qu'est avec lui ?

WILLIAMS.

C'est un homme vertueux de mes amis.

BOB.

Et cette belle demoiselle qui les accompagne ?

WILLIAMS.

Ça, c'est différent ; c'est un ange de ma connaissance... Ah ! ça, mes enfants, attention ! voilà l'instant de montrer que nous avons du savoir vivre.

(Entre Wilson suivi de lord Murray, M. Harrison et Betty.)

WILSON.

Je vous présente de braves gens, Milord. Voici lord Murray, mes amis. (Lord Murray et Wilson parlent aux ouvriers.)

HARRISSON.

Qu'avez-vous, Betty ?

BETTY.

Un peu d'émotion, je vous l'avoue. La vue de cette fabrique! de ces braves ouvriers me reporte au temps où, comme eux, je travaillais de mes mains, ici même, et ce n'est pas sans douleur que ces souvenirs me reviennent à l'esprit. Ah! ce n'est pas sans amertume, non plus, car c'est le temps où Georges...

HARRISSON.

Quoi! toujours cette pensée!

BETTY.

Toujours, mon vieil ami, et je mourrai avec elle. Hélas! où est-il maintenant? bien loin, sans doute, et quel souvenir a-t-il gardé de moi, qui l'ai dépoillé de tout au monde.

HARRISSON.

N'avez-vous pas agi comme une noble fille? n'avez-vous pas refusé de recouvrer publiquement vos droits? que pouviez-vous faire de plus?

WILLIAMS.

Ah ça! mais elle ne me voit donc pas. — Hum!

BETTY, se retournant.

Ah! Williams!

WILLIAMS.

Eh oui! mademoiselle Betty, voilà un quart d'heure que je meurs d'envie de vous parler.

BETTY.

Que ne le faisais-tu tout de suite? Eh bien! tu le vois, j'ai reçu ta lettre et je suis venue.

WILLIAMS.

Et je vous en remercie, mademoiselle; parce que voyez-vous... enfin... je ne vous dis que ça.

WILSON, à lord Murray.

Je ne savais pas avoir l'honneur de votre visite, milord; excusez-moi donc si je ne vous reçois pas comme je le voudrais.

MURRAY.

Que dites-vous-là, monsieur Wilson; vous ne pouviez me faire un meilleur accueil, et j'en suis vivement touché.

WILSON.

Allons, mes amis, asseyez-vous; il me reste deux mots à vous dire. — Oh! je sais bien que vous avez hâte de vous mettre à table! Mais soyez tranquilles, quand vous aurez entendu un petit discours, vous n'en aurez que plus d'appétit.

BOB, à ses camarades.

Qu'est-ce qu'il a donc à nous dire, le vieux?

UN OUVRIER.

Ma foi, je ne sais pas. — (*Les ouvriers prennent place sur les bancs. Lord Murray, Harrisson et Betty s'assoient de l'autre côté du théâtre.*)

WILLIAMS, *à part.*

Ah ça ! mais il faut pourtant que John soit là ou je manque mon effet, moi ! *(Il sort.)*

WILSON, *debout.*

Et d'abord, je suis heureux, milord, que vous soyez présent à cette fête que je donne à mes ouvriers ; car vous pourrez rendre compte à la chambre haute de la conduite qu'ils ont tenue et qui honore toute l'Angleterre en les honorant. *(Réclamations des ouvriers.)* Et de quoi vous défendez-vous, mes amis ? d'être d'honnêtes gens et de braves cœurs ! — Savez-vous ce qu'ils ont fait, milord ? Un incendie avait dévoré la moitié de ma fabrique. Par suite de ce malheur, le crédit allait me manquer. La ruine allait entrer dans ma maison. Eh bien, en doublant leur travail, en ne laissant reposer les machines ni jour ni nuit, ils ont produit dans la même proportion qu'autrefois, et j'ai pu suffire aux commandes qui m'étaient faites. En même temps, et grâce à leurs bras, les murs de la fabrique incendiée se relevaient comme par enchantement, et c'est à eux enfin que je dois mon salut. Si je les réunis aujourd'hui, c'est pour leur en exprimer publiquement toute ma gratitude.

LES OUVRIERS.

Ah ! monsieur Wilson ! monsieur Wilson !

MURRAY.

Je joins mes félicitations à celles de monsieur Wilson, mes amis, et ce trait de dévouement fait en même temps son éloge et le vôtre.

WILSON.

Eh bien, je veux que vous ayez votre part de ma nouvelle fortune, puisque je vous la dois... Dieu ne m'a pas donné d'enfants, c'est vous qui serez mes héritiers. *(Exclamations parmi les ouvriers.)* Mais d'abord, à ceux d'entre vous qui ont une nombreuse famille, qui sont vieux ou qui sont malades, j'ai constitué des titres de rente qui allégeront leur peine et leur travail.

BOB.

Ah ! le brave homme !

WILSON.

Voulez-vous les leur remettre vous-même, ma chère enfant !... la main qui les donne en augmentera le prix. *(Il conduit Betty près d'un petit bureau chargé de papiers. (Aux ouvriers.)* Approchez, mes amis, approchez ! *(Lord Murray et Harrisson se lèvent. — Les ouvriers quittent leurs bancs.)*

BOB.

Mon Dieu ! monsieur Wilson, ce n'est pas nous qui méritons, c'est notre camarade, c'est John !

TOUS.

Oui, c'est John !

BOB.

N'est-ce pas lui qui nous a donné l'idée de faire ce que nous avons fait, n'est-ce pas lui qui nous a soutenus quand nous faiblissions ? Qui a toujours été le premier au travail, qui a donné sa paie même pour ceux de nous qui n'avaient pas assez.

WILSON.

Je le sais, mes amis, et, pour l'en remercier dignement, voilà un acte qui le constitue mon associé.

LES OUVRIERS.

Ah ! bravo, bravo !

MURRAY.

Mais qui donc est ce John, dont vous parlez ?

WILSON.

Je ne le vois pas !

LES OUVRIERS, *appelant.*

John ! Eh ! John !

SCÈNE X.

LES MÊMES, GEORGES, WILLIAMS.

WILLIAMS, *ramenant Georges.*

Le voilà ! le voilà ! (*A Georges.*) Allons, ne faites pas l'enfant comme ça, et avancez.

BETTY.

Ah !

WILLIAMS, *à part.*

Patatras ! Tableau !

MURRAY.

Georges !

GEORGES.

Oui, milord.

MURRAY.

Quoi, c'est ici que vous vous cachez ! quoi ? vous vous étiez fait ouvrier, Georges ?

GEORGES.

Oui, milord, pour me relever dans votre estime, pour ne pas rester sous le poids d'un mépris que j'avais mérité !.. Je n'avais plus de nom, j'ai voulu m'en faire un. Je ne devais plus rien à la naissance, j'ai voulu tout devoir à moi-même. L'oisiveté et l'argent, m'avaient perdu, j'ai voulu me retremper dans le travail et la pauvreté. Je ne veux pas que vous rougissiez de m'avoir appelé votre fils.

LES OUVRIERS.

Son fils !

GEORGES.

En vous quittant, milord, je ne savais pas ce que j'allais devenir, mais je savais ce que je ne voulais plus être... Williams, que j'ai remontré, ma conduit ici... Oui, j'aurais embrassé la plus misérable des professions pour être bon à quelque chose. Ah ! vous ne pouvez comprendre de quelle joie je me suis senti animé en pensant que je tenais ma place parmi tous ces braves gens, que mon effort isolé était utile à l'effort commun, que je gagnais de mes sueurs, mon pain de chaque jour, que je ne devais rien enfin, qu'à mon travail !.. Oui, Milord, le travail, voilà ce que je suis venu chercher ici, le travail qui élève et agrandit le cœur de l'homme, qui seul peut lui donner sa valeur dans le monde, et qui est à la fois comme la santé de l'esprit et celle du corps ! — De ce jour-là, tous les bons instincts se sont réveillés en moi, il m'a semblé que j'avais un autre orgueil, un autre cœur, une autre âme ! je m'étais cru perdu ! j'étais sauvé !

MURRAY.

Ah ! Georges ! Georges ! que me dites-vous ?

GEORGES.

Voilà ce que j'ai voulu faire, Milord, voilà ce que j'ai fait à moitié... Mon but n'est pas encore atteint, mais je l'atteindrai, je l'espère, et je ne faillirai pas à la tâche que je me suis imposée.

MURRAY.

Cette tâche est déjà remplie, Georges, et voici M. Wilson qui vous nomme son associé.

GEORGES.

Moi !

WILSON.

Oui, mon ami, et voici l'acte qui vous en donne le titre.

GEORGES.

Ah ! Monsieur !...

LES OUVRIERS.

Vive John !

MURRAY, *bas*.

Betty, n'avons-nous pas aussi une autre récompense à lui donner ?

BETTY.

Oui, oui, Milord !...

HARRISON, *bas à lord Murray*.

Bien, mon ami, je n'attendais pas moins de vous. (*Murray fait signe à Georges que Betty veut lui parler. — Georges s'approche de Betty avec embarras.*)

BETTY, *présentant un papier à Georges*.

Écoutez-moi, sir Georges, cette preuve que vous avez si gé-

néreusement livrée à lord Murray, la voici. Je l'ai obtenue de lui... elle m'appartient... Reprenez-la, Georges! je vous la donne.

GEORGES.

Excusez-moi, Mademoiselle, mais je ne puis faire ce que vous me demandez.

BETTY.

Pourquoi?

GEORGES.

Parce que ce nom et cette fortune que vous m'offrez vous appartiennent, et que je ne veux pas vous en dépouiller!

BETTY.

Ah!

GEORGES, à part.

Mon Dieu!

BETTY.

Mais, non! je suis folle!... Cette croix que vous portez au cou, c'est moi qui vous l'ai donnée!.. Quoi! Georges! vous l'avez encore!... Ah! vous m'aimez! j'en suis bien sûre maintenant! vous m'aimez!...

GEORGES.

Mais, Betty... je voulais...

BETTY.

Oui, je comprends! c'est ce titre qui vous séparait de moi, n'est-ce pas? Eh bien! ce titre n'existe plus! (*Elle déchire le papier.*) Je n'ai plus aucun droit, et vous reprenez tous les vôtres. Je ne suis plus que Betty, et vous êtes toujours le fils de lord Murray?... M'aimez-vous maintenant?

GEORGES.

Ah! Betty! chère enfant! (*Il l'embrasse. — Les ouvriers préparent des tables au fond du théâtre.*)

MURRAY.

Georges!

GEORGES.

Monsieur!...

MURRAY.

Appelle-moi ton père. (*Ils se serrent la main.*)

WILSON.

Allons! à table, mes amis, et vous, sir Georges, prenez place auprès de moi.

GEORGES.

Me voici, Monsieur, et que mon premier toast soit un élan de reconnaissance vers ce travail qui m'a réhabilité!... (*Saisissant un verre.*) Mes amis, je bois au travail!...

TOUS.

Au travail!

DONALD, qui vient d'entrer à moitié ivre et qui s'est approché du bureau; il agite une sonnette.

Pardon!

GEORGES.

Comment, Donald?...

WILLIAMS, en riant.

Oui, Arabelle vient de le chasser pour ses impertinences!...

DONALD.

Au travail, mes amis! à l'honneur! à la vertu! (*Il prononce ces mots en fondant en larmes et tombe à la renverse entre les bras des ouvriers qui l'entourent.*)

TOUS.

Au travail!

FIN.